

LA QUESTION AGRAIRE

COMMUNISME CONTRE VALEUR

Date	Mai – Octobre 1978
Auteur	Communisme ou Civilisation
Référence	N°4 ; 2° année

Sommaire

SOMMAIRE.....	2
1. PREAMBULE.....	3
2. INTRODUCTION.....	5
3. VALEUR D'USAGE ET VALEUR D'ECHANGE.....	9
3.1 Valeur d'usage.....	9
3.2 Valeur d'échange.....	11
4. LA VALEUR ET SES FORMES (VALEUR D'ECHANGE).....	12
5. COMMUNISME, BON HORAIRE ET BON DE TRAVAIL.....	17
6. VALEUR DE MARCHÉ ET PRIX DE PRODUCTION.....	28
6.1 Le passage de la valeur au prix de production.....	28
6.2 Valeur de marché.....	31
6.3 Valeur individuelle et valeur sociale.....	33
6.4 Le prix de production.....	39
7. TAUX DE PROFIT ET PRIX DE PRODUCTION.....	42
7.1 Taux général de profit, branche et taux de profit moyen.....	42
7.2 La péréquation des taux de profit.....	45
7.3 Plus-value absolue et prix de production.....	48
7.4 Facteurs de l'égalisation du taux de profit.....	49
7.5 Egalisation du taux de profit et exploitation de la force de travail.....	52
8. «L'ERREUR» DE MARX.....	53

1. Préambule

Bordiga, dans le texte que nous publions ici en annexe à cette 2ème partie du texte sur la Question Agraire, mettait au premier plan du travail des communistes la "ruminantion catéchique", et le "rabâchage" théorique. En effet, il ne suffit pas de dénoncer et de fustiger les tendances au modernisme et à l'innovation qui infestent non seulement les falsificateurs de la théorie (dont c'est le métier d'innover), mais aussi hélas! ceux qui croient là défendre et l'avoir comprise; il faut encore s'assurer que le B-A-BA, les principes élémentaires, le noyau primordial de la théorie soit défendu et diffusé. Qu'on ne nous dise pas que vu que le Capital est maintenant accessible en livre de poche point n'est besoin de "revenir une énième fois" aux développements qui en forment la trame. Au contraire ! Le travail théorique des communistes n'est pas de ceux qui font s'écrier "Ouf! voilà qui est fait, passons au point suivant", l'esprit fixé sur la ligne des vacances ou de la retraite ! Nous savons au contraire que sans cesse il faut revenir sur la ligne de départ et remettre en mémoire les principes certes élémentaires, mais pas pour autant simplistes ou sans importance. Voilà pourquoi, soucieux d'aborder l'étude de la rente foncière proprement dite avec un maximum de clarté et de cohésion, nous jugeons préférable d'en revenir au préalable à la théorie de la valeur. Il ne faut pas oublier que même dans les périodes de "paix sociale", l'offensive de la bourgeoisie contre la théorie prolétarienne est permanente. Ce n'est pas parce que 'Le Capital' a 100 ans que les bourgeois ont renoncé à chercher la meilleure manière de le démolir. Que, étant donné la décrépitude de ses cerveaux, ces tentatives soient de plus en plus grotesques, c'est un fait. Mais cela ne doit pas détourner un seul instant les communistes de leur tâche à savoir porter sans cesse de nouveaux coups contre ces tentatives. Seulement, nous, pour porter ces coups là, nous ne fréquentons pas les défilés de mode New-Look à la recherche de nouvelles illuminations visionnaires :les arguments nous allons précisément les chercher dans la matière critiquée : la théorie communiste telle qu'elle s'exprime dans l'œuvre de Marx, et, poussiéreux ou pas, leur vigueur reste inchangée. Quant aux pragmatistes et aux activistes qui gémissent : "Ciel! vous n'allez pas revenir encore une fois aux schémas, à la plus-value etc.." ils montrent bien par là qu'il ne suffit pas de s'agiter pour être "dans la réalité". A ceux qui nous accuseraient certainement de ne pas reconnaître la "réalité" pour nous consacrer à la théorie, nous répondrons que telle est la réalité d'aujourd'hui : celle qui nécessite d'exposer encore une fois (et rien n'indique que ce soit la dernière) les éléments de base que les adversaires de tous poils s'acharnent et s'acharneront encore beaucoup de fois à critiquer. Ainsi, ce N° met en relief tous les éléments qui vont nous permettre d'aborder la théorie du surprofit et de la rente. Dans le N°6 d'Invariance première série il est dit que :

"les erreurs d'interprétation de la question agraire dérivent du fait de la non-compréhension des fondements de la critique de l'économie politique : de la valeur, de son surgissement à sa destruction." Elémentaire certes, mais indispensable à réaffirmer cette thèse communiste qu'exprimait ainsi la Gauche : "Dans la société post-bourgeoise, donc, il ne s'agira pas de "mesurer la valeur selon le temps de travail", comme le croient les nigauds, mais il s'agira d'en finir avec la mesure des valeurs."

A l'heure où d'autres nigauds multiplient réunions et rencontres pour favoriser le "regroupement des révolutionnaires" (sans principe aucun bien entendu) il est plus que jamais nécessaire de poursuivre le processus de restauration du programme communiste. Et il est sûrement plus utile d'inscrire pour cela à l'ordre du jour (par exemple) "le fétichisme de la marchandise" comme le proposait Bordiga dans "Le marxisme des bègues" que bien d'autres sujets "politiques" qui seraient magiquement d'actualité. Cohérence doctrinale et intransigeance théorique sont les nécessités vitales pour cette activité. S'il y a là un horrible "sectarisme", nous ne rougissons pas de le revendiquer, non plus d'ailleurs que la "pédanterie et le dogmatisme" qui, dans l'esprit des démocrates, l'accompagne nécessairement.

Dans le N°5 de "Communisme ou Civilisation", nous traiterons des deux phases historiques de la production capitaliste. La suite de la question agraire paraîtra donc dans le N°6.

2. Introduction

La théorie communiste ne se sépare pas de l'économie politique sur une simple différence de "thèses" ou d'opinion. Elle en est la négation, tant du point de vue du contenu que du point de vue de la méthode. L'économie politique ne peut, par elle-même, arriver à une compréhension correcte de la réalité. Elle ne peut qu'ériger en vérités éternelles les faits et les phénomènes qui se présentent à elle. Ceci n'exclut pas toutefois qu'elle puisse interpréter adéquatement certains faits, mais seulement de manière locale et contingente, seulement comme vérités d'une époque, en l'occurrence de l'ère capitaliste. En tant qu'expression particulière de la science bourgeoise, l'économie politique connaît les mêmes limites que la classe qu'elle représente. Soucieuse de détruire par la Raison et la Science les présupposés idéologiques de la société féodale, la bourgeoisie a déployé en son temps toute une argumentation révolutionnaire au moyen d'un arsenal de concepts, théories, prises de position etc. qui ont pour l'idéologie la même importance destructrice qu'a eu son activité matérielle pour les rapports de production.

Mais, comme classe positive (cf. N°3 -chapitre 1.1) la bourgeoisie ne peut se contenter de nier, il faut aussi qu'elle exprime positivement sa domination, et ainsi son activité théorique prend la forme d'une légitimation. Autant la bourgeoisie excellait à découvrir des "lois de l'histoire" pour mettre à bas les sociétés passées, autant elle est incapable d'appliquer ces lois à son propre règne. "Il y a eu de l'histoire mais il n'y en a plus", dit Marx. L'économie politique est toute entière une tentative de fixer et d'éterniser les catégories de l'économie bourgeoise, d'une manière supra-historique et anti-dialectique. (Ceci même dans l'économie classique Celle-ci théorise correctement certains faits, de manière abstraite, sans les intégrer dans le mouvement de l'histoire. Par contre l'économie vulgaire ne poursuit même plus cet effort. Confrontée à l'activité de la classe prolétarienne, la bourgeoisie abandonne tout point de vue scientifique et consacre toute son activité à justifier son existence face aux assauts du communisme. Elle régresse en deçà des résultats acquis). En ce qui concerne l'économie politique et aussi la philosophie, la bourgeoisie régresse dès qu'elle a assis sa domination sur la société et accompli son cycle révolutionnaire. En bref, depuis 1830, elle ne publie que de la merde. Voici ce que disait Engels en 1843 : "Parmi tous les gros livres et minces brochures qui ont paru l'an dernier en Angleterre pour l'amusement et l'édification du "monde cultivé", l'ouvrage de Carlyle est le seul qui vaille d'être lu.

Tous les romans aux nombreux volumes avec leurs intrigues mélancoliques ou égrillardes, tous leurs commentaires exemplaires et insignifiants, savants et communs de la Bible - car il se trouve que les romans et livres pieux sont les deux articles de grande série de la littérature anglaise - tous ces livres, vous pouvez tranquillement ne pas les lire."

Que dirait-il aujourd'hui! Aussi, bien que critiquant la classe bourgeoise dans sa totalité, nous communistes pouvons nous permettre de renvoyer aux infâmes petits roquets à la mode, l'exemple édifiant de leurs ancêtres d'une toute autre stature, qui contribuèrent à édifier tout l'arsenal théorique d'une classe entière et même d'une civilisation. C'est précisément parce-que notre mouvement n'a aucun fétiche du "grand homme" et qu'il a compris, digéré, et dépassé en théorie cette civilisation, sa philosophie, sa science, son art etc. qu'il préférera toujours un Hegel à un Sartre, un Ricardo à un Keynes, un Saint-Just à un Aldo Moro. Aussi les fondateurs de notre doctrine eurent raison d'avoir pour les premiers cette sorte d'estime qu'on peut parfois devoir à un ennemi de valeur tout en le combattant âprement. Cette incapacité de l'économie politique à intégrer ses résultats dans le mouvement de l'histoire provient d'une part de sa nature de classe, d¹ autre part de la structure même de la réalité étudiée. La réification généralisée des rapports sociaux introduit une vision et une conscience fausse, aliénée de leur mouvement.

Lorsque Marx, parlant du fétichisme, fait référence à la sphère nuageuse du monde religieux (cf. ici l'analyse qu'en fait Bordiga dans "Le Marxisme des Bègues"), ce n'est pas seulement pour faire une comparaison didactique. Il démontre ainsi que la source de l'aliénation et du fétichisme théorique (qu'il s'exprime dans les religions, la philosophie, la science ou l'art) ne peut être cherchée ailleurs que dans la base matérielle de la société. En voilant les rapports sociaux et en prêtant aux "produits de la main de l'homme" une forme de vie indépendante de ce dernier, le mouvement de la valeur pose toutes les conditions pour que cette aliénation réelle soit reproduite fantastiquement dans le cerveau des hommes. (il faudra, sur la base des différentes catégories d'aliénation jusqu'au MPC étudiées dans le N°3, analyser l'évolution de l'ensemble des idéologies comme expression du mouvement d'autonomisation de la valeur).

On a là toute la critique de l'économie politique, qui nous explique comment on produit à l'intérieur des rapports de production, mais pas comment ceux-ci sont eux-mêmes produits. L'histoire est étrangère à l'économie politique et à sa méthode.

"L'économie politique part du fait de la propriété privée. Elle ne nous l'explique pas. Elle exprime le processus matériel que décrit en réalité la propriété privée, en formules générales et abstraites, qui ont ensuite pour elle valeur de lois. Elle ne saisit pas ces lois, c'est-à-dire qu'elle ne montre pas comment elles résultent de l'essence de la propriété privée." (Marx 1844)

A l'économie politique, les rapports sociaux dans leur ensemble apparaissent comme donnés dans leur fixité, particulièrement en ce qui concerne la valeur, la marchandise etc. que l'économie politique accepte comme base de son analyse sans reconnaître leur caractère transitoire.

En considérant la marchandise non comme produit historique, mais comme forme naturelle et fondamentale du produit du travail, l'économie politique est

incapable de fournir une analyse cohérente de la valeur et de ses formes. Aussi elle ne pourra jamais comprendre la forme monnaie et par suite le capital. (Voir l'exemple caractéristique de Mr Schumpeter qui réussit dans "Capitalisme, Socialisme et Démocratie", le tour de force de résumer en trois pages la plupart des âneries déjà écrites sur la théorie de la valeur de Marx. Encore un qui aurait mérité le prix Nobel!) (cf. p.42-44 Petite bibliothèque Payot).

En même temps le mouvement de la valeur marque la réalité sociale du sceau de la quantité, et cette marque se reproduit théoriquement dans le travail de l'économiste qui ignore les déterminations qualitatives de la valeur et de la marchandise. Tout comme les autres sciences, l'économie politique étudie la réalité d'un point de vue purement quantitatif et réifié et donc élimine la praxis, et n'envisage jamais la réalité comme produit pratique, donc historique de l'activité humaine. (Marx parle du "matérialisme abstrait" des sciences naturelles, pour stigmatiser cette élimination de la praxis).

Il est significatif que parmi les falsificateurs de la théorie, ceux qui veulent l'ériger en science positiviste, comme Althusser et le gang des structuralistes par exemple, concentrent tous leurs efforts pour éliminer la praxis de l'œuvre de Marx. Aussi, dans un laborieux "avertissement" au livre I du Capital (éd. Garnier), notre "privadozent" de l'Ecole Normale Supérieure donne-t-il au lecteur la "recommandation impérative" de ne pas lire la section I (rien que ça!) et SURTOUT (Saint prof, gardez nous de la tentation) de passer rapidement, yeux, nez, et oreilles bouchées sur le chapitre concernant le fétichisme de la marchandise. On comprend que les puissants effluves du communisme vivant qui s'en dégagent (pour Bordiga, ce chapitre est le sommet et le résumé de tout notre PROGRAMME) incommode les professeurs ennemis du prolétariat! Tant pis pour eux!

L'invitation à une lecture tronquée (de même qu'on invite à ne pas lire les Manuscrits de 1844 et autres textes soi-disants hégéliens), ne fait que témoigner de l'impossibilité absolue de présenter une oeuvre de Marx d'où on aurait éliminé et l'histoire et la praxis, car ces deux termes en forment la matière même. Aussi est-il fort comique de voir Althusser chercher à recenser les textes "exempts de toute influence hégélienne".

"La tendance de sa pensée le poussait irrésistiblement à abandonner radicalement, comme on le voit dans la Critique du programme de Gotha de 1875 et dans les Notes sur Wagner de 1882, toute ombre d'influence hégélienne." (p.21)

On ne saurait choisir de plus mauvais exemples étant donné que les notes sur Wagner ne font que répéter à 30 ans de distance les analyses du 'Capital' sur la valeur. Donc non seulement Marx n'a jamais changé ni abandonné quoi que ce soit de ce qui figure dans le livre I, mais même si Marx, mort en 1883 avait attendu 1882 pour satisfaire enfin Monsieur Althusser, voilà un "jeune Marx" à la longévité extraordinaire!..

Marx prend comme point de départ "la forme sociale la plus simple sous laquelle se présente, dans la société actuelle, le produit du travail, la marchandise"; "c'est elle que j'analyse en premier lieu, dans la forme sous laquelle elle apparaît." (Notes sur Wagner. Pléiade II p.1543)

3. Valeur d'usage et valeur d'échange

3.1 Valeur d'usage.

La marchandise se présente sous un double aspect : valeur d'usage et valeur d'échange. En tant que valeur d'usage, il faut qu'elle satisfasse un besoin social. Par conséquent pour qu'il puisse y avoir production de marchandises il ne suffit pas que le produit satisfasse les besoins du producteur, mais il faut que la valeur d'usage soit une "valeur d'usage pour autrui", une "valeur d'usage sociale". La découverte des cotés utiles d'une chose est historique, de même que le besoin social. Ici le besoin social explique qu'il existe une demande solvable pour la marchandise. Cette demande solvable naît sur la base de rapports de production et de distribution déterminés. Elle doit satisfaire, par exemple, dans le Mode de Production Capitaliste, la reproduction de la force de travail. La reproduction de cette force de travail exige certains besoins socialement déterminés et qui varient en fonction de circonstances historiques, "naturelles" et morales.

"Les besoins naturels, tels que nourriture, vêtements, chauffage, habitation etc. diffèrent suivant le climat et les autres particularités physiques d'un pays. D'un autre coté, le nombre même des besoins dits naturels, aussi bien que le mode de les satisfaire, est un produit historique, et dépend ainsi, en grande partie, du degré de civilisation atteint. Les origines de la classe salariée dans chaque pays, le milieu historique où elle s'est formée continuent longtemps à exercer la plus grande influence sur les habitudes, les exigences, et par contre-coup les besoins qu'elle apporte dans la vie. La force de travail renferme donc, au point de vue de la valeur, un élément moral et historique ; ce qui la distingue des autres marchandises. Mais pour un pays et une époque donnés, la mesure nécessaire des moyens de subsistance est aussi donnée." (Capital I,2 Pléiade I. p.720)

Donc sur la base d'une forme de production déterminée à un moment donné, se fait jour une demande solvable pour telle ou telle valeur d'usage. Avec le passage à la phase de soumission réelle du travail au capital, la masse des valeurs d'usage, support de la valorisation du capital, est démultipliée. Par conséquent:

"La production de plus-value relative, c'est-à-dire fondée sur l'accroissement et le développement des forces productives, exige le renouvellement de la consommation. Il faut que, dans sa sphère, la circulation s'élargisse à mesure que s'élargit celle de la production.

1°/ Elargissement quantitatif de la consommation existante.

2°/ Création de nouveaux besoins en ce sens que les besoins déjà existants sont étendus sur une sphère plus vaste.

3°/ Production de besoins nouveaux, invention et création de nouvelles valeurs d'usage. En d'autres termes : le surtravail accumulé ne reste pas un simple surplus quantitatif ; en revanche, la sphère des différences qualitatives du travail

(partant du surtravail), augmente constamment, est rendue multiforme et se diversifie de plus en plus elle-même. Par exemple, la force productive étant doublée, il suffirait d'un capital de 50 là où il fallait précédemment un capital de 100, si bien qu'un capital de 50 et le travail nécessaire correspondant se trouvent libérés, pour lesquels il faut donc créer une nouvelle branche de production qualitativement différente, qui suscite et satisfasse de nouveaux besoins. La valeur de l'ancienne industrie n'est conservée que si est créée la base d'une industrie nouvelle où le rapport du capital et du travail est lui-même renouvelé, D'où exploration de la nature tout entière en quête de nouvelles propriétés utiles des choses ; échange universel des produits venant de tous climats et pays étrangers;traitements nouveaux (artificiels)des ressources naturelles pour leur conférer de nouvelles valeurs d'usage ; exploration, d'un bout à l'autre de la terre, à la recherche de nouveaux éléments utiles, d'innovations applicables à l'utilisation des matières premières connues etc. découverte, création et satisfaction de besoins nouveaux qui surgissent de la société elle-même; culture de toutes les qualités de l'homme social pour en faire un être aux besoins les plus variés;c'est là une autre condition de la production fondée sur le capital, puisque la richesse des ressources propres à l'homme fait qu'il est lui-même le produit socialement la plus total et le plus universel, et que, pour être à même d'en jouir, d'une manière multiforme, il doit avoir un haut degré de culture. Cette création de nouvelles branches de production, autrement dit de temps additionnel qualitativement nouveau, ne relève pas seulement de la division du travail; elle est autométamorphose de la production en tant que création de nouvelles valeurs d'usage, développement d'un système toujours plus large et plus complet de modes de travail et de production, auxquels correspond un système de besoins toujours plus étendus et plus riches." (Grundrisse. Pléiade II p. 259)

Il est alors parfaitement absurde de voir dans la manifestation de certains phénomènes, la production de luxe par exemple, l'effet d'une même cause a-historique comme le fait le CCI.¹ Si la production d'objets de luxe est, dans l'Etat Antique, le résultat nécessaire de l'esclavage, elle est reliée dans le MPC au procès contradictoire de valorisation/dévalorisation que connaît ce mode de production dans sa phase de soumission réelle, Bien loin de marquer sa décadence, la création de nouvelles branches de production d'articles de luxe, est l'un des moyens développés par le capital pour contrecarrer la baisse tendancielle du taux de profit.

Dans le MPC, "le superflu est plus facile à produire que le nécessaire" et nous le démontrerons dans ces textes consacrés à la question agraire. Parce que la production de moyens de luxe met en mouvement une plus grande quantité de travail vivant par rapport au travail mort (ce qui traduit ici des conditions de

¹ Il est vrai "qu'il est impossible à l'économie politique ordinaire de dire quoi que ce soit de raisonnable sur les limites de la production de luxe dans la perspective de la production capitaliste." (Marx)

production plus simples que la moyenne), elle permet d'obtenir une plus grande masse de plus-value tout en abaissant la composition organique moyenne du capital. De plus les moyens de luxe sont consommés par la classe capitaliste et surtout les classes moyennes ce qui permet au capital de différer et limiter temporairement ses crises de surproduction. C'est sur le double plan de la production et de la réalisation qu'intervient donc la croissance de la production des biens de luxe (nous négligeons ici le commerce extérieur). Par contre dans l'état antique on ne rencontrait pas la surproduction, mais la surconsommation, laquelle dégénère et marque la décadence de cet Etat.

3.2 Valeur d'échange.

"La valeur d'échange apparaît d'abord comme le rapport quantitatif, comme la proportion dans laquelle les valeurs d'usage d'espèce différentes s'échangent l'une contre l'autre." (Marx)

La valeur d'échange de la marchandise s'exprime dans la valeur d'usage d'une autre marchandise. Cette valeur d'échange peut s'exprimer dans une foule d'autres articles. Par exemple la valeur d'échange d'une certaine quantité de froment peut s'exprimer dans une quantité donnée de cirage, de soie etc. On peut écrire par exemple l'équation:

2m de toile = 1 kg de farine

Cela signifie que la valeur d'échange de la toile est de 1kg de farine. Cette valeur d'échange s'exprime dans une certaine quantité d'une autre marchandise, dans la valeur d'usage d'une autre marchandise, ici 1kg de farine.

4. La valeur et ses formes (valeur d'échange)

Poser l'équation 2m de toile = 1kg de farine implique qu'il y a entre ces deux objets une substance commune.

"Les valeurs d'échange des marchandises doivent être ramenées à quelque chose qui leur est commun et dont elles représentent un plus ou un moins." (Marx, Capital I,1 Pléiade T.1 p.564)

Ce quelque chose de commun ne se trouve pas dans leurs valeurs d'usage, celles-ci sont évidemment différentes;

"L'on fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange et... tout rapport d'échange est même caractérisé par cette abstraction." (id.)

Si l'on fait abstraction de la valeur d'usage, il reste que les marchandises sont le produit du travail humain. Si nous mettons de côté le travail en tant qu'il façonne des valeurs d'usage, donc le travail concret, nous ferons alors abstraction des formes particulières des marchandises, pour ne tenir compte que de la substance qui leur est commune, c'est-à-dire une dépense de force de travail humaine. En tant que cristallisation de cette substance commune, la marchandise est valeur, indépendamment de sa forme particulière, de sa valeur d'usage. Dans la mesure où le travail humain produit des valeurs d'usage, il est un travail concret, et en tant qu'il forme la substance de la valeur, il est du travail abstrait.

"Il ne reste donc plus que le caractère commun de ces travaux. Ils sont tous ramenés au même travail humain, à une dépense de force humaine de travail, sans égard à la forme particulière sous laquelle cette forme est dépensée." (id.)

Par conséquent ce qu'il y a de commun entre les deux marchandises et qui apparaît à travers le rapport d'échange² c'est la valeur, et celle-ci est fonction du temps de travail abstrait matérialisé dans la marchandise. La valeur est égale au temps de travail moyen socialement nécessaire pour reproduire la marchandise.

"Le temps socialement nécessaire à la production des marchandises est celui qu'exigé tout travail exécuté avec le degré moyen d'habileté et d'intensité, et dans des conditions qui par rapport au milieu social donné sont normales." (id. p.565)

Si donc la valeur d'usage a pour fondement l'utilité sociale de la marchandise, et est le résultat du travail concret, la valeur elle, est du temps de travail abstrait cristallisé et la grandeur de cette valeur est égale à la quantité de travail abstrait matérialisé dans la marchandise. La marchandise est donc unité de la valeur d'usage et de la valeur.

"Il n'y a pas à proprement parler deux sortes de travail dans la marchandise, cependant le même travail y est opposé à lui-même suivant qu'on le rapporte à la

² "Le rapport de valeur est déjà expression de valeur" (Marx)

valeur d'usage de la marchandise comme à son produit, ou à la valeur de cette marchandise comme à sa pure expression objective. Tout travail est d'un côté dépense de travail, dans le sens physiologique, de force humaine, et, à ce titre de travail humain égal, il forme la valeur des marchandises. De l'autre côté, tout travail est dépense de la force humaine sous telle ou telle forme productive déterminée par un but particulier, et, à ce titre de travail concret et utile, il produit des valeurs d'usage ou utilités. De même que la marchandise doit avant tout être une utilité pour être une valeur, de même le travail doit être avant tout utile, pour être censé dépense de force humaine, travail humain dans le sens abstrait du mot." (Marx. Capital I,1,3 Pléiade t.I p 574-75).

Si la marchandise est unité de valeur d'usage et de valeur, cette valeur ne se manifeste que dans le rapport d'échange.

"La marchandise est valeur d'utilité ou objet d'utilité et valeur. Elle se présente pour ce qu'elle est, chose double. Dès que sa valeur possède une forme phénoménale propre distincte de sa forme naturelle celle de valeur d'échange et elle ne la possède jamais si on la considère isolément." (Marx)

La valeur de la marchandise n'apparaît alors que dans la valeur d'usage d'une autre, dans une quantité déterminée d'une autre marchandise. En tant que matérialisation du temps de travail social, la valeur d'usage de la marchandise est mise en rapport avec la valeur d'usage d'une autre. Pour reprendre l'exemple ci-dessus, dans l'équation 2m de toile = 1kg de farine la valeur des 2m de toile - admettons qu'elle soit égale à 10 heures de travail abstrait- ne se manifeste que dans le rapport d'échange.

Le temps de travail social moyen pour reproduire le kilo de farine est de 10 heures. Les deux marchandises ont bien comme substance commune le travail abstrait. Mais celui-ci ne se manifeste que dans un rapport d'échange. La valeur de la toile s'exprime dans la farine. Deux valeurs d'usage sont mises en rapport et la marchandise qui exprime la valeur de l'autre constitue son équivalent. La valeur de la marchandise toile s'exprime par une quantité de l'autre marchandise, de la marchandise équivalent. La valeur d'échange est donc une quantité de la marchandise équivalent. Par exemple la valeur d'échange de 2m de toile est 1kg de farine. Ce kilo de farine constitue ici la valeur d'échange de 2m de toile, laquelle représente la valeur. Elle en constitue une forme.

Nous abordons ici à travers la dialectique valeur d'échange/valeur, la dialectique forme/contenu. La forme et le contenu sont inséparables l'un de l'autre. Comme dit Hegel : "le contenu comme tel n'est ce qu'il est qu'en contenant en lui la forme développée"(Logique). De même, toute forme n'est valable qu'en tant que forme de son contenu. Autant cette conception est dialectique, autant la conception de Kant d'une forme extérieure au contenu posée a priori en dehors de lui et enveloppant purement et simplement le contenu qui vient s'y poser, est métaphysique. L'économie politique reproduit tout à fait cette métaphysique lorsqu'elle analyse la valeur et ses formes, alors que la critique communiste puise comme d'habitude dans le "noyau rationnel de la dialectique hégélienne",

les armes nécessaires à la nécrologie du capital. En tant que contenu, la valeur ne peut sécréter d'autres formes que celles rencontrées au cours du procès d'investigation de la réalité. La valeur d'échange est une forme de la valeur et la dialectique des formes de la valeur conduit à la théorie de l'argent.

La "forme simple de la marchandise" que nous avons rapidement mis en relief ici constitue le germe de la forme argent. Nous avons dans le N°3 traité brièvement des diverses formes de la valeur, dont le développement conduit à l'équivalent général et à la forme monnaie. Nous ne reprendrons pas ici ces questions pourtant fort importantes, tout cela sera abordé plus tard. Considérons simplement ici le résultat.

Si au lieu d'écrire 2m de toile = 1kg de farine, nous écrivons désormais : 2m de toile = 1g d'or, et si le g. d'or définit par exemple le franc, nous pouvons directement écrire 2m de toile = 1f.

La valeur d'échange de la toile est donc de 1f. représentant ici 10 h. de travail abstrait.

Le temps de travail particulier n'est pas immédiatement social. Pour qu'il le devienne il doit être sanctionné par un équivalent qui soit l'expression du temps de travail social. L'analyse des formes de la valeur n'est donc pas un ornement dialectique, qui peut se révéler inutile à "l'analyse scientifique", mais l'un des moments essentiels de la critique révolutionnaire du MPC, et de ses défenseurs. L'existence de la valeur implique d'emblée l'existence de ses formes, médiations qui permettent sa réalisation et son autonomisation.

"L'économie politique classique -nous dit Marx- n'a jamais réussi à déduire de son analyse de la marchandise, et spécialement de la valeur de cette marchandise, la forme sous laquelle elle devient valeur d'échange et c'est là un de ses vices principaux " (Marx-Capital I,1 pléiade t.I p.603;Souligné par nous.)

L'une des conceptions couramment répandues et qui infeste même le camp révolutionnaire c'est que Marx aurait accordé une importance secondaire à la monnaie, analysant plutôt la production de la valeur et de la plus-value. Nous avons vu que la théorie de la valeur et des ses formes étaient intimement liées. Si bien que Marx pouvait dire que ce qui le distinguait de Ricardo c'était sa théorie de l'argent.^{3 4}

³ "La lecture du Capital et (s'il connaissait le russe) de l'ouvrage de Sieber aurait appris à M.Wagner ce qui me sépare de Ricardo qui, pour n'avoir considéré le travail qu'en tant que mesure de grandeur de la. valeur, n'a découvert aucune relation entre sa théorie de la valeur et la nature de la monnaie". (Marx. Notes sur Wagner)

⁴ Par exemple Paul Mattick écrit :

"Si Keynes portait un vif intérêt aux questions monétaires, c'est parce qu'il entendait veiller au bon fonctionnement du système capitaliste. En revanche Marx, cherchant à développer une théorie du développement du capital devait les négliger, au moins relativement". (Marx et Keynes p. 40)

"Pour que les marchandises soient mesurées d'après la quantité de travail qu'elles contiennent, les travaux de différentes sortes contenus dans les marchandises doivent être réduits au même travail simple. Cette réduction au travail moyen simple n'est cependant pas la seule détermination de la qualité de ce travail dans l'unité duquel se résolvent les valeurs des marchandises. Le fait que la quantité de travail contenue dans une marchandise soit la quantité socialement nécessaire à sa production est une détermination qui ne touche que la grandeur de la valeur." (Marx)

C'est là qu'en reste Ricardo et ses épigones modernes. Aussi va-t-il chercher seulement à mesurer la grandeur de cette valeur, et ses variations.

D'où la recherche d'un étalon invariable qui permettrait d'effectuer une mesure correcte. Ricardo ne voit pas le caractère historique de la marchandise ⁵. Il ne voit pas que la marchandise est aussi le produit d'un travail privé et que la valeur pour devenir sociale doit s'échanger contre l'équivalent général qui matérialise le temps de travail social. Le temps de travail contenu dans toutes les marchandises est représenté par une marchandise particulière qui devient la marchandise monnaie. Le travail n'est pas immédiatement social comme il l'est dans une production communautaire. La communauté posée avant la production rend d'emblée le travail privé travail social. Le travail individuel n'est qu'un moment de la totalité du travail social, prédéterminé par la communauté. Il agit immédiatement comme travail social en étant médiatisé par la communauté. Avec la valeur il faut aussi une médiation, pliais celle-ci agit post festum. Le travail privé devient social par l'échange et la médiation est fournie par l'argent qui devient la communauté aliénée des individus. Voilà pourquoi l'économie politique était incapable de fournir la genèse de la forme monnaie. Cela Ricardo,

Mattick et ses disciples genre C.W.O (Communist Workers Organisation-GB) ne voient pas la spécificité de la thèse révolutionnaire par rapport à la science bourgeoise. Ils ne voient pas du tout l'importance des formes de la valeur et en conséquence ignorent la théorie de la monnaie et tout ce qui s'ensuit crises etc. La seule différence que Mattick et le CWO soulignent entre Ricardo et Marx c'est que Marx établirait correctement la différence entre la valeur du travail et la valeur de la force de travail. Certes, il s'agit là d'un aspect important, encore que l'on ne peut entièrement saisir celui-ci si l'on n'a pas compris que le salaire est la forme de la valeur de la force de travail.

Le CWO quant à lui, en arrive à dire (cf. Revolutionary Perspectives N°6 p. 9) que Marx n'a fait que pousser à leurs ultimes conséquences logiques les analyses des classiques, Smith et Ricardo. D'où leur incapacité à dépasser Ricardo, et à comprendre la théorie communiste de la valeur.

⁵ Quant aux économistes qui, comme Bailey ont essayé de faire l'analyse des formes de la valeur, ils échouent également, D'une part ils confondent la valeur avec ses formes, d'autre part ils ne voient, comme les autres, que l'aspect quantitatif.

représentant de la bourgeoisie ne pouvait le comprendre et avec lui les imbéciles qui passent pour disciples de la théorie révolutionnaire et qui d'ailleurs n'arrivent pas au niveau de Ricardo. Si, à propos de Mill, Marx pouvait remarquer que "sur un terrain plat, de simples buttes font l'effet de collines, aussi peut-on mesurer la platitude de la bourgeoisie au calibre de ses esprits forts", il faudrait ajouter qu'aujourd'hui, les taupinières des "marxistes" paraissent des montagnes.

5. Communisme, bon horaire et bon de travail

Nous avons vu brièvement ce qui distingue la critique révolutionnaire du MPC de la théorie bourgeoise de la valeur la plus évoluée -celle de Ricardo. La description de la société communiste et cette critique sont dialectiquement liées; comme n'a cessé de le répéter la Gauche Communiste d'Italie, nous ne faisons pas la biologie du capital, mais sa nécrologie. Il n'est pas surprenant que ceux qui n'ont pas compris un traître mot de la théorie de la valeur se retrouvent alors pour penser que Marx n'a pas bien décrit la société communiste ou qu'il a commis à ce sujet des erreurs, voire qu'il s'est contredit d'une oeuvre à l'autre. Parmi les assauts révisionnistes que doit repousser inlassablement le parti communiste, figure la légende selon laquelle Marx aurait dans sa critique du bon horaire proposé par les Proudhoniens, donné la preuve de l'invalidité du bon de travail dans la phase inférieure du communisme. Nous allons voir que la critique des Proudhoniens est tout à fait conforme à la théorie de la valeur et que la société communiste qui ne connaît ni valeur ni valeur d'échange s'accommode fort bien des bons de travail dans sa phase inférieure.

Le projet des Proudhoniens anciens et modernes, consiste à créer une monnaie-travail. Au lieu d'écrire $2m$ de toile = $1g$ d'or = 1 franc, les Proudhoniens veulent ôter à l'or son privilège et le ravalier au rang de toutes les autres marchandises, ce en exprimant directement la marchandise en temps de travail abstrait. L'ancienne équation deviendrait alors : $2m$ de toile = $1g$ d'or = 10 heures de travail abstrait. Sur une certaine quantité d'or on inscrirait le temps de travail socialement nécessaire à sa reproduction. Pour les Proudhoniens il faut donc :

"élever toutes les marchandises au monopole détenu actuellement en exclusivité par l'or et l'argent. Laissons subsister le pape, mais que tout un chacun devienne pape! Abolissons l'argent en transformant chaque marchandise en argent! Or le problème posé est absurde: on ne saurait le résoudre dès lors que toutes les prémisses sont fausses. Il faut donc répondre en critiquant et en niant la façon dont il est posé. Pour trouver la solution il nous faut poser le vrai problème que voici : le système d'échange bourgeois n'exige-t-il pas un instrument spécifique d'échange ? Ne crée-t-il pas forcément un équivalent spécial pour toutes les valeurs?"(Marx)

Le projet proudhonien est d'emblée absurde car il est impossible que la valeur se présente indépendamment de ses formes.

"Le rapport d'échange d'une marchandise particulière contre de l'argent, c'est-à-dire la quantité de monnaie en laquelle est convertible une quantité donnée de marchandise, est déterminée par le temps de travail matérialisé dans la marchandise. C'est en tant que réalisation d'un temps de travail déterminé que la marchandise est valeur d'échange. La quantité de temps de travail représentant la marchandise trouve sa mesure dans la monnaie - elle y est contenue dans sa forme échangeable, universelle, conforme à son concept. La monnaie est

l'intermédiaire concret qui permet aux valeurs d'échange de recevoir une forme correspondant à leur vocation d'universalité. Selon Adam Smith, le travail (le temps de travail) est la monnaie originelle, grâce à laquelle on achète toutes les marchandises. Si l'on considère l'activité productrice, cela reste toujours exact (et aussi pour la détermination des valeurs relatives). Dans la production toute marchandise est continuellement échangée contre son temps de travail. La nécessité d'une monnaie distincte provient justement de ce que la quantité de temps de travail doit s'exprimer non pas dans son produit immédiat et particulier, mais dans un produit médiatisé et universel, dans un produit particulier saisi dans son équivalence et sa convertibilité avec tous les autres produits qui exigent le même temps de travail; temps de travail contenu non pas dans une marchandise donnée, mais dans toutes les marchandises à la fois et, pour cette raison, dans une marchandise particulière qui les représente toutes. Le temps de travail lui-même ne peut pas servir directement de monnaie (autrement dit, l'exigence qui voudrait que chaque marchandise fût sa propre monnaie tombe du même coup) parce qu'il n'existe jamais, en fait, que dans des produits particuliers (comme objet) : en tant qu'objet universel il ne peut exister que de façon symbolique, précisément sous forme de marchandise particulière que l'on pose comme monnaie. Le temps de travail n'existe pas comme objet d'échange universel, indépendant et séparé (détaché) des particularités naturelles des marchandises. Or, tel devrait bien être son mode d'existence s'il lui fallait remplir immédiatement les conditions de la monnaie. C'est la matérialisation du caractère social et général du travail (et, par conséquent, du temps de travail contenu dans la valeur d'échange) qui fait précisément de son produit une valeur d'échange et donne à la marchandise sa propriété de monnaie, propriété qui implique à son tour un objet monétaire existant en-dehors d'elle de façon autonome. Un temps de travail déterminé est matérialisé dans une marchandise particulière donnée par des propriétés particulières et une relation particulière aux besoins; mais comme valeur d'échange, il doit être matérialisé dans une marchandise qui n'exprime que sa quantité continue ou discontinue dont les propriétés naturelles sont indifférentes, marchandise par conséquent susceptible d'être métamorphosée - c'est-à-dire échangée en toute autre marchandise, matérialisant un temps de travail égal. Comme objet, il doit posséder ce caractère général qui contraste avec sa particularité naturelle. Ce contraste ne peut s'abolir qu'en se matérialisant lui-même, et cela par le fait que la marchandise est posée de deux façons : d'abord sous sa forme naturelle immédiate, ensuite sous sa forme médiatisée comme monnaie. Celle-ci ne devient réalité que par la transformation d'une marchandise particulière en substance générale de valeur d'échange, ou par l'identification de la valeur d'échange des marchandises avec une substance, une marchandise particulière par opposition à toutes les autres. C'est dire que, pour être échangeable à volonté et indifféremment contre toutes les marchandises, une marchandise quelconque doit d'abord être convertie en une marchandise universelle, produit symbolique

universel ou matérialisation du temps de travail, en lequel elle se métamorphose comme valeur d'échange. La monnaie est le temps de travail devenu objet ou matérialisation du temps de travail général, bref, marchandise universelle. Il semble donc que le temps de travail, parce qu'il régit les valeurs d'échange, n'est pas seulement, en fait, la mesure qui leur est propre, mais tout simplement leur substance même (car, comme valeurs d'échange, les marchandises ne possèdent pas d'autre substance ni d'autres qualités particulières); il semble aussi qu'il pourrait leur servir directement de monnaie, c'est-à-dire constituer l'élément où les valeurs d'échange se réalisent comme telles ; mais cette apparence de simplicité est trompeuse. Bien au contraire, le rapport des valeurs d'échange -des marchandises en tant que matérialisations égales et égalisables entre elles par le temps de travail- contient des contradictions qui reçoivent leur expression concrète dans une monnaie distincte du temps de travail." (Marx - Grundrisse I "L'Utopie monétaire" Pléiade II p220-22))

Valeur et valeur d'échange sont dialectiquement liées. La valeur ne peut pas prendre d'autre forme que celle de valeur d'échange. La valeur est une sanction sociale. Elle est ce par quoi se constitue, de manière aliénée la communauté. Comme dit Marx "la comparaison se substitue à la communauté et à l'universalité véritables". Dans le MPC, tout se compare, parce que tout a une forme valeur. Tout se compare dans l'échange. Les produits ne se distinguent pas selon une appréciation et une définition qualitative, mais seulement d'après leur valeur d'échange, d'après leur prix. Même ce qui n'est pas produit du travail humain acquiert une valeur d'échange, par exemple la terre, certaines forces naturelles, les sentiments et passions humains etc. (cf. Manuscrits de 1844)

Tel est le caractère universel de la valeur, et aussi son caractère civilisateur (précisément parce qu'il est universel). En se développant (jusque dans le marché mondial), l'échange ne concerne plus un lieu et un temps précis, ni certaines catégories de produits. Tous les produits humains se réfèrent à la valeur et toutes les valeurs se réalisent dans la forme monnaie, qui est la forme valeur universelle. On ne peut donc vouloir séparer le contenu (la valeur) de ses formes, et toute altération de l'un implique immédiatement l'altération de l'autre. L'abolition de la valeur, de l'échange, de l'argent et du salariat, forment un tout indissoluble et toute tentative de vouloir conserver l'une sans l'autre est Utopie.

Pour le communisme, il s'agit de mettre fin à la domination de la valeur et de ses formes, de mettre fin au règne des catégories marchandes, du salariat, de la monnaie. Les Proudhoniens, comme les sociaux-démocrates, voulaient rendre consciente la valeur mais il est impossible de maîtriser son mouvement, lequel mène les producteurs bien plus loin de l'endroit où ils voulaient aller.

Ceux qui prétendent comme les staliniens et les gauchistes qu'il est possible de "planifier" la production sur la base de la valeur d'échange c'est-à-dire lui éviter des crises sont des contre-révolutionnaires.

Vouloir dominer par une quelconque "planification" la valeur revient à demander à un infirme de dompter un étalon sauvage.

Nous avons vu que les Proudhoniens veulent fixer une valeur à l'or, cela implique qu'il ne pourra faire son office que si la productivité du travail demeure constante. Si la force productive du travail double par exemple, la valeur de notre gramme d'or sera désormais 5 heures de travail abstrait alors qu'elle porte comme titre 10 heures de travail abstrait. Aussi la monnaie-travail serait exposée à de plus fortes oscillations que l'ancienne monnaie-or. La monnaie subirait une dépréciation chaque fois que la force productive du travail augmente. Aussi les Proudhoniens modifient-ils leur solution et proposent de mettre en place des bons horaires sur lesquels seraient inscrits un certain nombre d'heures de travail abstrait. Supposons par exemple un bon de 10 heures. Si la force productive du travail augmente on pourra avec ce bon acheter un plus grand nombre de marchandises, par exemple on achètera deux fois plus de toile avec le même bon si la force productive double. Les proudhoniens en tirent argument pour dire que le pouvoir d'achat des ouvriers augmentera ainsi en proportion du développement de la force productive. Mais la contradiction rencontrée avec l'or semble englobée, mais elle n'est pas supprimée.

Comme nous l'avons déjà vu, la valeur ne peut se réaliser que dans l'échange, que par son expression dans la valeur d'usage d'une autre marchandise.

"Le produit devient marchandise et celle-ci valeur d'échange, la valeur d'échange étant sa propriété monétaire immanente. Celle-ci s'en détache pour devenir l'argent et acquérir un mode d'existence social, général, détaché de toutes les marchandises particulières et de leur forme naturelle. Le rapport du produit avec lui-même à titre de valeur d'échange devient donc rapport avec l'argent qui existe indépendamment de lui, autrement dit rapport de tous les produits avec l'argent qui existe à côté d'eux. Comme l'échange réel crée leur valeur d'échange, celle-ci crée l'argent.", (Marx. Grundrisse 10/18 T.1 p.137)⁶

La différence entre valeur d'échange et valeur n'est pas une simple différence nominale, qu'on pourrait abolir sans pour autant supprimer l'une et l'autre, mais la fin du règne de la valeur et de la valeur d'échange ne peut être obtenue que par la révolution communiste.

Qui plus est, il n'y a jamais stricte égalité entre la valeur et le prix de marché. Le prix de marché fluctue sans cesse autour de la valeur, au gré de l'offre et de la demande. Ce n'est que sur une longue période que la moyenne des prix de marché va coïncider avec la valeur d'échange. Les mêmes fluctuations se reproduiraient avec les bons horaires. Le temps de travail représenté par les bons horaires ne s'échangera jamais contre la même-quantité de travail. Les marchandises auront tantôt plus tantôt moins de valeur que celle représentée dans le bon horaire.

⁶Dans les Grundrisse, Marx ne distingue pas conceptuellement valeur d'échange et valeur. Ce n'est que dans le livre I du Capital que les concepts sont différenciés.

" Au demeurant la confusion serait autrement grande puisque le moyen qui sert à comparer les marchandises et les quantités de temps de travail matérialisé ne serait pas une autre marchandise, mais sa propre mesure de valeur, le temps de travail. La marchandise "a" qui matérialise J heures de travail vaut 2 bons horaires; la marchandise "b" qui matérialise elle aussi 3 heures de travail vaut k bons horaires. Cette contradiction est simplement voilée dans les prix monétaires. La différence entre le prix et la valeur, entre la marchandise mesurée par le temps de travail dont elle est le produit et le produit du temps de travail contre lequel elle s'échange, cette différence exige une tierce marchandise en qualité d'étalon, dans lequel s'exprime la valeur réelle des marchandises. Etant donné que le prix n'est pas égal à la valeur, l'élément qui détermine la valeur -le temps de travail- ne peut exprimer le prix, parce que le temps de travail devrait représenter à la fois le facteur déterminant et non déterminant, à la fois l'égalité et l'inégalité de lui-même." (Marx- Gründrisse T1 éd.10/18)

D'autre part il faudrait pour déterminer la quantité de travail abstrait contenue dans la marchandise, qu'un organisme spécial -une banque l'évalue. Cette banque aurait également pour tâche de répartir les moyens de production et le bon de travail de manière à ce que le travail de chaque branche soit du travail social, et donc que partout l'on ait la même productivité et intensité du travail. De ce fait les rapports de production capitalistes ne seraient pas bouleversés. Les bons horaires circulent et sont donc accumulables, la valeur peut toujours se valoriser, et salarier la force de travail.

Que signifie une organisation communiste de la société ?

Que représentent les bons de travail -distinct des bons horaires proudhoniens- dans la phase inférieure de la société communiste? La production est d'emblée sociale, le travail des individus est immédiatement social et il est médiatisé par la communauté posée avant la production, et non par l'argent. La valeur et la valeur d'échange ont disparu. Désormais le travail ne domine pas les individus. La société n'est plus dominée par la valeur d'échange. C'est la satisfaction des besoins humains qui détermine la mise en place d'un plan de consommation présent et futur. Individu et espèce ne s'opposent plus et l'espèce unifiée produit les valeurs d'usage nécessaires à la satisfaction des besoins établis suivant le plan de consommation. Il faut donc recenser ces besoins et les moyens matériels dont dispose la société pour les satisfaire. Il faut, par la même occasion, répartir le temps de travail de l'ensemble de la société dans les diverses branches et déterminer la durée de son application. Il s'agit ici de la durée du travail concret. Le travail abstrait -la valeur- a disparu.

"Une fois supposée une production communautaire, la détermination du temps reste bien entendu essentielle. Moins la société a besoin de temps pour produire du blé, du bétail, etc. plus elle en gagne pour d'autres productions, matérielles ou spirituelles. Comme pour un individu isolé, la plénitude de son développement, de son activité, dépend de l'épargne de son temps. Economie du temps, à laquelle se réduit finalement toute économie. La société doit répartir son temps

rationnellement en vue de réaliser une production conforme à ses besoins, tout comme l'individu doit diviser le sien avec exactitude pour acquérir des connaissances dans des proportions convenables, ou pour donner une place suffisante aux différentes tâches qui s'imposent à son activité. L'économie du temps, aussi bien que la répartition méthodique du temps de travail dans les différentes branches de la production, demeure donc la première loi économique dans le système de la production collective; elle y prend même une importance considérable. Pourtant, nous sommes bien loin de la mesure des valeurs d'échange (travaux ou produits) par le temps de travail. Le travail des individus dans un même secteur et les différents types de travail varient non seulement en quantité mais en qualité." (Marx - Grundrisse Pléiade II. p.226)

Dans la phase inférieure de la société communiste, il n'y a pas encore suffisamment de moyens pour satisfaire pleinement les besoins.

"Ce à quoi nous avons affaire ici, c'est à une société communiste non pas telle qu'elle s'est développée sur des bases qui lui sont propres mais au contraire telle qu'elle vient de sortir de la société capitaliste, une société, par conséquent qui sous tous les rapports, économique, moral, intellectuel, porte encore les stigmates de l'ancienne société des flancs de laquelle elle est issue." (Critique du programme de Gotha).

Il n'y a donc encore qu'une domination formelle du communisme. Le développement atteint par la société ne permet pas la totale satisfaction des besoins humains, d'où une limitation de la consommation.

"Le temps de travail règle d'abord le rapport exact des diverses fonctions aux divers besoins, de l'autre il mesure la part individuelle de chaque producteur dans le travail commun."

C'est dans ce deuxième moment qu'intervient le bon de travail. Pour éviter toute démagogie, la Gauche Communiste d'Italie préférait parler de "carte de ravitaillement" (cf. Réunion de Naples 1951). Le bon de travail permet la répartition des produits destinés à la consommation individuelle. Nous soulignons individuelle car sur l'ensemble du travail concret fourni dans la société, une partie seulement revient au travailleur individuel. La formule lassalienne du produit intégral du travail est ici balayée. En effet, du produit social total il faut retirer une partie destinée au renouvellement des moyens de production usés, à l'augmentation de la production future, sans compter un "fonds de réserve et d'assurance" contre les accidents, les perturbations dues aux phénomènes naturels etc.

D'autre part une partie du produit total -frais généraux de la société- est consommée improductivement. Cette partie diminue par rapport au MPC et va en diminuant avec le développement du communisme. Il faut ajouter que la consommation communautaire augmente et s'accroît avec l'épanouissement de la société communiste.

Enfin, une partie de la population qui n'est pas en âge ou à même de travailler consomme une partie du produit social. Ce n'est donc que sur le reste du produit

social c'est-à-dire la fraction destinée à la consommation individuelle qu'intervient le bon de travail, la carte de ravitaillement. On répartit les objets destinés à la consommation individuelle au prorata du temps de travail concret effectué. Il n'est pas tenu compte de l'intensité ou de la productivité du travail de chaque individu, celui-ci varie d'un individu à l'autre, d'une branche à l'autre, d'un "pays" à l'autre. Seule la durée du travail concret est ici déterminante. On en a fini avec la valeur, le travail abstrait, avec le travail simple et complexe. Le travail individuel est d'emblée communautaire, d'emblée travail social. Une heure de travail de tel individu dans telle branche dans tel pays est identique à une heure de travail de tel autre individu, dans telle autre branche, dans tel autre pays. De plus les divers individus ont des besoins différents en qualité comme en quantité mais ici dans la phase inférieure du communisme, ils ne peuvent les satisfaire qu'au prorata du temps de travail effectué. La satisfaction des besoins est limitée et inégale. Par conséquent avec le bon de travail nous avons "un droit égal qui est un droit inégal pour un travail inégal."

"Tous ces inconvénients sont inévitables dans la première phase de la société communiste, quand elle ne fait que sortir de la société capitaliste, après un long et douloureux enfantement. Le droit ne peut jamais être plus élevé que la structure économique de la société et le développement culturel qui en dépend

Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, par suite, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail corporel; quand le travail sera devenu non seulement le moyen de vivre, mais encore le premier besoin de la vie quand, avec l'épanouissement universel des individus, les forces productives se seront accrues, et que toutes les sources de la richesse coopérative jailliront avec abondance — alors seulement on pourra s'évader une bonne fois de l'étroit horizon du droit bourgeois, et la société pourra écrire sur ses bannières : "De chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins!"

(Critique du Programme de Gotha. Pléiade II p.1420)

Nous avons pu voir brièvement que le bon horaire, la monnaie-travail de Proudhon et de tous les sociaux-démocrates modernes qui font de la loi de la valeur maîtrisée la condition du socialisme, et le bon de travail de Marx n'étaient absolument pas conciliables. Avec le premier se maintient la production de marchandises tandis qu'avec l'autre nous passons dans la phase inférieure de la société communiste laquelle ne connaît pas de production mercantile. Le communisme met fin à la domination de la valeur et de la valeur d'échange.

Dans le communisme, les valeurs d'usage elles-mêmes sont modifiées. Dans le MPC, elles sont le support de la valorisation et leur détermination sociale en est influencée. Par exemple la technologie dont hérite le communisme est spécifique au MPC. Celle-ci est forgée pour extraire le maximum de plus-value relative. Dans ses formes même, elle est orientée directement vers l'assujettissement de l'ouvrier et cherche à briser la résistance de la classe. De même la dévalorisation des marchandises entraîne la dégradation des produits de

consommation individuelle etc. La Gauche avait ainsi raison d'affirmer que 90% de la production dans le MPC est inutile, voire nuisible. Dans le communisme, les valeurs d'usage ne sont plus des porte-valeurs, elles visent désormais à satisfaire les besoins humains. Tous les rapports antérieurs sont bouleversés; cela vise aussi bien l'organisation du travail, l'alimentation, l'urbanisme etc. bref toute la praxis humaine.

"La révolution communiste...est...la rupture la plus radicale avec le système de propriété traditionnel, rien d'étonnant si dans le cours de son développement on assiste à l'abandon le plus radical des cotés traditionnels." (Manifeste du Parti Communiste)

Nous sommes à présent armés pour suivre les rocambolesques exhibitions théoriques des petits bourgeois qui veulent se confronter au communisme prolétarien et y trouver des "contradictions".

Ainsi Hembé, dans un article du N°8 (Mars-Avril 1970 de "Révolution Internationale" fait preuve d'une grande condescendance à l'égard de Marx et d'Engels qui se sont certes "trompés" et ont commis des déviations, mais cela est dû aux "conditions de l'époque", celles du capitalisme ascendant, celles d'un siècle où la révolution n'était pas encore possible. Finalement, Marx et Engels, à défaut d'être les derniers économistes classiques -ou peut-être précisément pour cela-, seraient les derniers des utopistes. Mais si l'imbécillité et la mauvaise foi peuvent connaître des limites dans la phase ascendante du MPC, Hembé va nous administrer la preuve que toute limite est désormais franchie. Parmi les "erreurs" et "autres horreurs" d'une époque révolue, Hembé nous livre en pâture les bons de travail, et il oppose à Marx...Marx, critique des bons horaires Proudhoniens. Hembé nous fournit ses déductions à partir d'une relecture savante des Grundrisse (écrits dans les années 57-58). Dans ces brouillons, Marx aurait condamné par avance —en critiquant le bon horaire Proudhonien— les bons de travail

qu'il propose dans la "Critique du programme de Gotha" (1875). Pour pouvoir affirmer de telles âneries, il faudrait pouvoir prouver que Marx a modifié sa théorie de la valeur entre les Grundrisse et le programme de Gotha. Un examen rapide montre tout le contraire.

1847 : Misère de la philosophie.

Marx critique Bray parce qu'il croit/avoir trouvé la clé des ouvrages passés, présents et futurs de M. Proudhon". Et Marx, en opposition au projet de Bray conclut :

"Donc, si l'on suppose tous les membres de la société travailleurs immédiats, l'échange des quantités égales d'heures de travail n'est possible qu'à la condition qu'on soit convenu d'avance du nombre d'heures qu'il faudra employer à la production matérielle. Mais une telle convention nie l'échange individuel."

Donc en même temps qu'il fait la critique d'un ancêtre de Proudhon, Marx met en évidence la nécessité de mesurer la répartition et la durée du travail concret

dans la phase inférieure du communisme. C'est-à-dire ce qu'il propose toujours trente ans après. Mais pour Hembé, il vaut mieux ignorer cela. Aussi ne se donne-t-il pas la peine de prendre connaissance de "Misère de la philosophie", texte de jeunesse sans doute ! La véritable analyse de Marx ne semble donc commencer qu'avec les Grundrisse.

1857-58 : Grundrisse.

Ces manuscrits vont servir à préparer la critique de l'économie politique parue en 1859. Marx développe sa théorie de la valeur et critique le livre du proudhonien Darimon, et les bons horaires. Mais dans le même ouvrage, il expose les différences entre une société fondée sur la valeur d'échange et le communisme. Marx parle encore de déterminer le temps de travail. Ce n'est donc plus d'une année sur l'autre que Marx se contredirait, mais d'une page à l'autre. Mais Hembé préfère le silence et sa lecture des Grundrisse s'est arrêtée juste à la page où Marx allait se "contredire".

1859 : Critique de l'économie politique.

Marx, sans doute par le plus pur des hasards, développe la même théorie de la valeur que dans les Grundrisse. Il critique les bons horaires de Gray; lequel veut que les produits soient fabriqués comme marchandises, mais ne soient pas échangés comme tels. Voilà donc que Marx persévère et Hembé sent qu'il lui sera de plus en plus difficile de ne pas parler de ces "contradictions" et finira par tronquer ses sources.

1867 : Le Capital (Livre I)

Marx expose de nouveau sa théorie de la valeur, fait référence à sa critique des proudhoniens dans la critique de l'économie politique, et oppose à la société mercantile la communauté humaine.

"Représentons-nous enfin une société d'hommes libres travaillant avec des moyens de production communs, et dépensant, d'après un plan concerté, leurs nombreuses forces individuelles comme une seule et même force de travail social. Tout ce que nous avons dit du travail de Robinson se reproduit ici, mais socialement et non individuellement. Tous les produits de Robinson étaient son produit personnel et exclusif et conséquemment objets d'utilité immédiate pour lui. Le produit total des travailleurs unis est un produit social. Une partie sert de nouveau comme moyen de production et reste sociale; mais l'autre partie est consommée et par conséquent doit se répartir entre tous. Le mode de répartition variera suivant l'organisme producteur de la société et le degré de développement historique des travailleurs. Supposons, rien que pour faire un parallèle avec la production marchande, que le. part accordée à chaque travailleur soit en raison de son temps de travail, le temps de travail jouerait ainsi un double rôle. D'un côté sa distribution dans la société règle le rapport exact des diverses fonctions aux divers besoins; de l'autre, il mesure la part

individuelle de chaque producteur dans le travail commun, et en même temps la portion qui lui revient dans la partie du produit commun réservée à la consommation. Les rapports sociaux des hommes dans leurs travaux et avec les objets utiles qui en proviennent restent ici simples et transparents dans la production aussi bien que dans la distribution." (Marx - Capital 1,1 Pléiade T.I p.613)

Là Hembé n'y tient plus. Voilà donc Marx qui recommence éternellement les mêmes erreurs, en 1847, 1857, et 1867. Hembé trouve alors une parade surprenante; à défaut d'attaquer le contenu, on s'en prend au style! Et notre homme de souligner avec force le mot supposons pour prouver que les bons ne sont qu'un modèle abstrait, qu'on expose qu'au conditionnel. Eh bien si Marx ne fait qu'établir un modèle abstrait à chaque fois qu'il utilise des expressions comme "supposons", "représentons-nous", "imaginons", etc. le communisme tout entier ne serait qu'une abstraction. Rares en effet sont les passages où Marx décrit tout de go la société future et pourtant la description de celle-ci est au premier plan de son oeuvre. Mais la prudence verbale de Marx, qu'est-ce sinon une ruse vis-à-vis de l'omniprésente censure de son époque ? Bordiga, lui, à chaque fois qu'il citait un de ces passages où l'indécision du style semble l'emporter sur la fermeté du contenu, soulignait trois fois le contenu, le programme, c'est-à-dire la société future. Dialectique péremptoire où les précautions littéraires périmées avec le temps ne volent en éclat que pour mieux faire apparaître la jeunesse et l'actualité brûlante de la thèse qu'elles enveloppent!

1875 : Critique du programme de Gotha.

Marx expose le rôle du bon de travail dans la phase inférieure de la société communiste, position en parfaite conformité avec ce qui a précédemment été évoqué. Invariance du programme!

1822 : L'Anti-Dühring

A défaut d'opposer Marx à Marx, l'un des artifices de l'historiographie bourgeoise est d'opposer Engels à Marx et Hembé ne se prive pas de ce plaisir. Dans cet ouvrage, Engels taille en pièce les bons horaires de Dühring et a contrario rappelle les grandes lignes du communisme. Hembé, dont nous avons vu la grande "aptitude" non seulement à comprendre, mais même à lire les textes de Marx s'est persuadé que les bons de travail ne sont qu'une 'image', un argument pédagogique pour les ouvriers de la phase ascendante du capitalisme (trop bêtes sans doute pour comprendre la loi de la valeur ?-mais que dire alors de notre "théoricien"?- et en tous cas incapables d'accomplir leur mission historique). Pour faire partager cette conviction aux lecteurs, il est prêt désormais à toutes les falsifications, il "cite" à l'appui de ses dires un passage de l'Anti-Dühring :

"Chez Owen, les bons de travail sont tout au plus un moyen de rendre le communisme plausible au public britannique". (R.I N°8 p.37 souligné par Hembé).

Il est certes fastidieux d'avoir toujours à repasser derrière les tâcherons de la "théorie révolutionnaire", mais c'est bien utile parfois pour mesurer leur haut niveau de conscience et la profondeur de leur pensée. Si l'on ouvre l'Anti-Diihring à la page 343 des Editions Sociales, on lit :

"Deuxièmement, chez Owen, les bons de travail ne sont qu'une forme de transition à la communauté complète et à la libre utilisation des ressources sociales et, accessoirement tout au plus, un moyen de rendre le communisme plausible au public britannique." (souligné par nous)

Voilà à quoi en est réduit le plumitif de RI! A de misérables escroqueries et subterfuges pour arriver à montrer qu'il n'a pas compris le premier mot de la théorie révolutionnaire.

1869-1879 : Capital livre II.

Marx parle de l'abolition du capital-argent et de la mise en oeuvre du bon de travail qui n'est pas de l'argent.

1880 : Notes sur Wagner.

Marx démolit le professeur d'Université Wagner et rappelle les thèses essentielles du livre I sur la marchandise et la valeur.

D'un bout à l'autre du travail de parti de Marx et Engels, il n'y a pas de place pour les "variations", les "remises en cause" et autres "contradictions" décelées par le commentateur de RI. Quant à la mise en place des bons de travail, elle ne relève pas d'une phase révolue du MPC mais au contraire de la phase de soumission réelle du travail au capital.

"Les banques créent, à l'échelle sociale, la forme, mais seulement la forme, d'une comptabilité et d'une répartition générales des moyens de production." (Marx. Capital livre III, cité par Lénine dans "L'impérialisme.." ES. p.48)

C'est à l'aide de ce levier puissant qui se développe au sein même de la société capitaliste que le prolétariat pourra bouleverser les rapports de production actuels. Ce qui était déjà possible en 1875 et en 1914 est aujourd'hui encore plus facilité par le développement économique et technique.

S'il se trouvait à court d'arguments, Hembé pourrait toujours aller en puiser dans diverses poubelles. En l'occurrence dans "l'œuvre" de l'ex-stalinien Glucksmann reconverti récemment dans la philosophie-rackett, lui aussi grand découvreur de "contradictions" dans l'œuvre de Marx. (cf. -avec des pincettes- "Les maîtres penseurs")

6. Valeur de marché et prix de production

6.1 Le passage de la valeur au prix de production.

Ricardo se rendait bien compte que dans le MPC, les marchandises ne s'échangent pas proportionnellement au temps de travail social moyen qu'elles contiennent. Si Smith en déduisait que la loi de la valeur n'avait de sens que dans les temps les plus récents, Ricardo lui, concluait qu'elle était valable à 93%-Marx va régler son compte à l'économie politique classique en montrant 1°) que la loi de la valeur se réalise pleinement avec le MPC.

2°) que le capital tend à la nier, en se dévalorisant avec l'augmentation de la productivité du travail social, mais comme le capital a pour but son auto-valorisation maximum, il ne peut s'affranchir de la loi de la valeur. Le processus valorisation/dévalorisation est alors une contradiction insurmontable. Cette contradiction se présente sous l'aspect de la baisse tendancielle du taux de profit. 3°) qu'avec la phase de soumission réelle du travail au capital, les marchandises produits du capital ne sont plus vendues à leur valeur mais à un prix de production différent de cette valeur.

Dans le MPC, la valeur des marchandises est égale à $c+v+pl$ où 'c' représente le capital constant dépensé (matières premières, valeur des moyens de production usés etc.), v le capital variable (salaires) et «pl la plus-value, le surtravail extorqué à la classe ouvrière.

Ce que Marx appelle valeur de marché est une forme supérieure de la valeur d'échange. Nous avons vu que celle-ci pouvait s'exprimer en mettant en rapport deux marchandises quelconques. La valeur de marché, elle, est toujours exprimée en argent. Qui plus est, elle est une catégorie spécifique du MPC. La valeur de marché est la valeur réalisée, c'est-à-dire exprimée en argent; elle est donc égale à $c+v+pl$ sous forme argent. Quant au prix de production, il est la forme modifiée de la valeur dans le MPC. Dans la phase de soumission formelle, les marchandises sont vendues à un prix de marché qui fluctue autour de la valeur de marché, tandis que dans la phase de soumission réelle le prix de marché fluctue autour du prix de production distinct de la valeur de marché. Avec le passage de la phase formelle à la phase réelle il y a conversion des valeurs de marché en prix de production. On passe d'une forme de la valeur à une forme modifiée de la valeur. Toutefois la loi de la valeur reste la base du mouvement général des prix de production, et sur le plan du capital total, il y a égalité entre la somme des valeurs et la somme des prix de production.

Pour nombre d'auteurs, le concept de valeur n'a qu'une signification théorique, et non historique. Pour eux, dans le MPC, les marchandises sont vendues à leur prix de production, lesquels diffèrent de la valeur même si celle-ci constitue la base de leur détermination. En fait, les marchandises ne se vendent à leur prix de production que dans la phase de soumission réelle du travail au capital. Dans la

phase formelle, les marchandises se vendent à leur valeur de marché, par conséquent ce n'est pas seulement du point de vue théorique que le concept de valeur a un sens, comme l'affirment les trotskystes Valier et Salama, à la suite de Rosdolsky. Il ne s'agit nullement d'une erreur de Marx, mais de la juste conception du passage de la phase formelle à la phase réelle.

"L'échange de marchandises à leurs valeurs-ou approximativement à leurs valeurs- suppose par conséquent un stade moins avancé que l'échange au prix de production qui nécessite un niveau élevé de développement capitaliste. De quelque manière que les prix des différentes marchandises soient fixés ou réglés initialement les uns par rapport aux autres, la loi de la valeur régit leur mouvement. Si le temps de travail nécessaire pour les produire diminue, les prix baissent; s'il s'accroît, les prix montent. toutes choses restant égales d'ailleurs. Même sans tenir compte du fait que les prix et leur mouvement sont régis par la loi de la valeur, il est donc entièrement conforme à la réalité de reconnaître à la valeur des marchandises la priorité non seulement théorique, mais aussi historique, sur les prix de production."(Marx. Capital III, 2 Pléiade 2 p.969) ⁷

Par conséquent si le passage, la transformation des valeurs de marché en prix de production correspond au passage de la phase de soumission formelle à la phase de soumission réelle du travail au capital, il recoupe également la transformation de la plus-value en profit.

dans la première phase, c'est le taux de plus-value qui joue un rôle prédominant (c'est-à-dire le rapport de la plus-value au capital variable pl/v) ; dans la phase de soumission réelle c'est le taux de profit (c'est à-dire le rapport de la plus-value au capital total avancé ($pl/c+v$))⁸ Bien entendu, même dans la phase formelle il existe un capital constant même si celui-ci est faible, ce n'est que dans l'exposition théorique que nous les distinguons. Cela montre aussi que si nous séparons les deux phases dans le processus d'exposition, celles-ci sont dialectiquement liées. Nous avons déjà montré (cf. N°2) qu'il ne faut parler que d'une prédominance qualitative d'un mode d'extraction de la plus-value par rapport à un autre. Par conséquent lorsqu'on parle du taux de profit dans la phase formelle, il est assimilable au taux de plus-value, la part de 'v' dans le capital avancé étant prédominante; comme seul le capital variable engendre une plus-value, le taux de profit est fort élevé dans cette phase. Il peut baisser sous l'influence d'une hausse des salaires, dans la mesure où une accumulation du capital rapide entraîne une réduction de la concurrence entre les travailleurs et

⁷ Il faut ajouter que la valeur joue aussi un rôle dans les formes de production antérieures au MPC. Là aussi la valeur n'a pas qu'un caractère théorique.

⁸ Ce « $c+v$ » ne correspond pas au « $c+v$ » de la valeur de la marchandise ; celui-ci est du capital dépensé en opposition au capital avancé. En effet les moyens de production par exemple ne transmettent qu'une partie de leur valeur au produit au cours du procès de production.

limite la surpopulation. (Nous verrons en détail ces questions dans le N°5 consacré aux deux phases du MPC).

Dans la phase de soumission réelle, qui correspond au développement de la plus-value relative, il y a augmentation du rapport c/v et également du capital fixe. La contradiction valorisation/dévalorisation devient effective et se présente sous l'aspect de la baisse tendancielle du taux de profit dont l'un des facteurs de compensation réside dans la création d'une masse de plus-value plus importante. Le taux de profit est plus bas que dans la phase formelle et il tend à baisser avec le développement des forces productives et de la productivité du travail. Dans la phase de soumission réelle le capital se constitue en totalité et n'a plus à lutter que contre ses propres contradictions (valorisation/dévalorisation)⁹. La baisse du taux de profit engendre la concurrence entre les capitaux.¹⁰ et la péréquation des

⁹ Contrairement à ce qu'affirment les révisionnistes de Révolution Internationale, ce n'est pas dans la phase de jeunesse du Mode de Production Capitaliste que surviennent les crises cycliques. Celles-ci sont caractéristiques de la grande industrie, et donc de la phase de soumission réelle.

¹⁰ Rien de plus drôle que l'explication de la baisse du taux de profit fournie par le C.W.O. Indépendamment du fait qu'ils confondent le taux de profit avec le rapport de la plus-value au capital dépensé, dans le N°6 de Revolutionary Perspectives, on commence par nous expliquer (p.10) que c'est la concurrence qui oblige les capitalistes individuels à augmenter leur composition organique, ce qui entraînerait la baisse du taux de profit. Bien entendu cette position Smithienne a depuis fort longtemps été largement réfutée par Marx.

"Adam Smith expliquait la baisse du taux de profit par l'accroissement du capital dû à la concurrence que les capitaux se font entre eux. Sur ce point, Ricardo lui rétorquait que la concurrence peut réduire les profits à un niveau moyen dans les différentes branches des affaires ou bien en égaliser le taux, mais qu'elle ne peut pas abaisser ce taux moyen. L'affirmation d'Adam Smith est juste en ce sens que c'est seulement dans la concurrence -dans l'action du capital sur le capital- que les tendances et les lois immanentes de celui-ci sont réalisées. Mais elle est fautive au sens où il l'entend, comme si la concurrence imposait au capital des lois venues de l'extérieur et qui ne lui sont pas propres. Pour que la concurrence puisse abaisser de façon durable le taux de profit moyen dans toutes les branches de l'industrie, il faudrait que l'on conserve une baisse générale et permanente ayant force de loi antérieurement et extérieurement à la concurrence. Celle-ci exécute les lois internes du capital, elle les rend impérieuses pour le capital individuel, mais ce n'est pas elle qui les forge : elle les réalise". (Marx. Grundrisse. Pléiade t.II p.275)

Non seulement le C.W.O. ne comprend pas la baisse tendancielle du taux de profit, mais même dans l'erreur, ils sont incohérents. Dans ce même article consacré à la critique de Rosa Luxemburg, où ils s'en prennent à tout ce qui est juste et profond dans sa méthode, notamment d'ignorer la concurrence pour

taux de profit entre les divers secteurs de la production capitaliste. C'est ainsi que désormais les marchandises vont être vendues à leur prix de production, c'est-à-dire coût de production égal au capital dépensé plus un profit tel que celui-ci, rapporté au capital avancé, soit égal au taux général de profit de la société.

6.2 Valeur de marché.

La valeur de marché, forme de la valeur, a deux acceptions.

1) Elle est égale à la valeur de la masse des marchandises produites dans la branche. Supposons que l'on ait produit dans diverses entreprises 1000 unités d'une marchandise quelconque et qu'il faille 1000 heures de travail abstrait pour reproduire cette marchandise. La valeur de marché exprimée en argent sera par exemple de 1000 francs à supposer qu'1 heure de travail abstrait soit nécessaire pour reproduire la quantité d'or déterminant le franc.

2) Dans la branche, toutes les entreprises n'ont pas le même niveau de productivité, la valeur individuelle dans chaque entreprise diffère de la valeur sociale individuelle, de la valeur de marché individuelle qui résulte de la confrontation des diverses valeurs individuelles. La valeur de marché individuelle est donc la valeur sociale individuelle des marchandises produites dans la branche en faisant une moyenne pondérée suivant le poids des techniques utilisées pour les produire (bien entendu à condition que le travail soit du travail social). Dans l'exemple ci-dessus cette valeur de marché individuelle sera de 1 franc. Il y a dans la branche des producteurs dont la valeur individuelle est supérieure à cette valeur sociale, d'autres qui ont une valeur individuelle inférieure et d'autres enfin qui ont une valeur égale ou approximativement égale à cette valeur sociale.

Il faut également tenir compte du besoin social et donc prendre en compte la valeur d'usage dans la mesure où celle-ci a une influence sur la détermination du besoin social.

"Pour qu'une marchandise soit vendue à sa valeur de marché, c'est-à-dire proportionnellement au travail socialement nécessaire qu'elle contient, la quantité totale du travail social consacrée à la masse totale de cette espèce de marchandises doit correspondre à l'ampleur du "besoin que la société en éprouve — bien entendu du besoin social solvable." (Marx. Capital III pléiade t.2 p.983)

expliquer l'accumulation du capital total, et où on affirme p.10 que la concurrence entraîne la baisse du taux de profit, on affirme p.13, en citant Marx, que c'est la baisse du taux de profit qui entraîne la concurrence!! Dans le premier cas on reproche à Rosa Luxembourg d'ignorer la baisse du taux de profit parce qu'elle ne connaît pas la concurrence, et dans le second d'ignorer la concurrence parce qu'elle ne connaît pas la baisse du taux de profit. Voilà l'admirable dialectique dont fait preuve le CWO.

Nous avons déjà vu que les besoins étaient historiquement déterminés et qu'au sein d'une forme de production donnée, la demande solvable est fonction des rapports sociaux. Remarquons ici en passant que le "besoin social", ce qui règle le principe de la demande est essentiellement conditionné par les rapports des différentes classes entre elles et par leur position économique respective, donc d'abord par le rapport de la plus-value totale au salaire et ensuite par le rapport entre les diverses fractions en lesquelles se décompose la plus-value (profit, intérêt, rente foncière, impôts etc.).

La valeur de marché constitue le centre autour duquel oscillent les prix de marché sous l'influence des variations de l'offre et de la demande. La valeur de marché ne fluctue pas avec la variation de l'offre et de la demande comme le croit Rosdolsky; l'influence de la valeur d'usage, qui permet la détermination du besoin social n'est pas immédiate, mais médiate. C'est-à-dire qu'une variation de l'offre et de la demande n'influence pas la valeur de marché dans la mesure où c'est à travers ces fluctuations qu'apparaît la valeur de marché; dans la mesure où la valeur de marché apparaît comme la loi des oscillations du prix de marché.

"Quand l'offre et la demande s'équilibrent, leur action cesse, et c'est précisément pourquoi la marchandise est vendue à sa valeur marchande. Quand deux forces s'exercent également en sens opposé, elles s'annulent et n'ont pas de répercussions à l'extérieur, et les phénomènes qui se produisent dans ces conditions doivent s'expliquer autrement que par l'intervention de ces deux forces. Si l'offre et la demande s'annulent réciproquement, elles cessent d'expliquer quoi que ce soit; elles n'influent pas sur la valeur marchande et laissent plus que jamais cette question dans l'ombre : pourquoi la valeur marchande s'exprime-t-elle dans telle somme d'argent précisément et non dans telle autre? Les véritables lois internes de la production capitaliste ne peuvent évidemment pas être expliquées par l'interaction de l'offre et de la demande, car ces lois ne semblent se réaliser pleinement que lorsque l'offre et la demande cessent d'agir, c'est-à-dire quand elles coïncident. En fait, elles ne coïncident jamais; ou bien si cela se produit, c'est par hasard; donc, du point de vue strictement scientifique, cette coïncidence doit être considérée comme nulle et non avenue. Mais, en économie politique, il est sous-entendu qu'elles coïncident. Pourquoi ? Afin de considérer les phénomènes dans leur forme normale, adéquates à leur concept, c'est-à-dire indépendamment des apparences produites par le mouvement de l'offre et de la demande. Mais aussi, pour découvrir et, dans une certaine mesure, fixer la tendance réelle de leur mouvement. Les disparités sont en effet de nature antagonique; et, comme elles se succèdent constamment, elles se compensent par leurs mouvements divergents, par leur antagonisme même. Donc, bien que l'offre et la demande ne coïncident dans aucun cas particulier, leurs disparités se succèdent de telle sorte -un écart dans un certain sens ayant pour résultat un autre en sens contraire - que, pour l'ensemble d'une période plus ou moins longue, l'offre et la demande s'équilibrent constamment ; mais cet équilibre ne se réalise qu'en tant que

moyenne du mouvement écoulé et comme mouvement continu de leur antagonisme. De ce fait, les prix courants qui s'écartent des valeurs marchandes s'équilibrent — si l'on considère leur nombre moyen — et deviennent des valeurs marchandes, les écarts en plus ou en moins s'annulant en définitive. Et ce nombre n'a pas seulement une importance théorique ; il présente au contraire une importance pratique pour le capital dont l'investissement est calculé en fonction des fluctuations et des compensations sur une période plus ou moins déterminée.

Le rapport entre l'offre et la demande explique donc, d'une part uniquement les écarts entre les prix de marché et les valeurs marchandes et, d'autre part, la tendance à annuler ces déviations, autrement dit à supprimer l'effet du jeu de l'offre et de la demande."

(Marx *Le Capital* 111,2 Pléiade t.2 p. 980-81)

Il y a donc une différence conceptuelle entre prix de marché et valeur de marché. Dans l'interprétation que donne Rosdolsky, dans "La genèse du Capital de K. Marx", cette différence n'est pas bien mise en relief. C'est que pour lui toute variation de la demande solvable entraîne une variation de la valeur de marché. La demande pour la valeur d'usage a un effet immédiat et non plus médiat pour déterminer la valeur de marché. Derrière cette conception se cache l'idée que l'on peut maîtriser la valeur et son mouvement sans la détruire.

6.3 Valeur individuelle et valeur sociale.

Nous avons déjà vu que la valeur individuelle d'un groupe de producteurs peut être différente de la valeur sociale qui s'établit à la suite de la confrontation de ces diverses catégories de producteurs. On peut distinguer 3 catégories de producteurs qui se regroupent selon leur degré de productivité.

- a) Ceux dont les conditions de production sont telles que la valeur individuelle (en temps de travail abstrait) de leurs marchandises est supérieure à la valeur sociale. Ceux-ci mettent donc plus de temps à produire une marchandise que le temps de travail socialement nécessaire qu'exprime la valeur de marché, bien que ces producteurs contribuent à déterminer ce temps de travail socialement nécessaire.
- b) Ceux qui produisent des marchandises dont la valeur individuelle est égale ou approximativement égale à la valeur sociale.
- c) Enfin ceux qui disposent des conditions de production les plus efficaces et dont les marchandises ont une valeur individuelle plus faible que la valeur sociale.

Les 3 catégories contribuent à déterminer la valeur de marché laquelle exprime sous forme argent le temps de travail socialement nécessaire pour produire les marchandises. Au lieu de voir que c'est la totalité des producteurs qui participe à l'établissement de la valeur sociale, laquelle est une moyenne, Rosdolsky estime que la valeur de marché dépend de la prédominance relative d'une classe de producteurs. En règle générale nous dit-il, c'est la catégorie b) celle des

producteurs dont les conditions de production sont moyennes. Mais il se peut qu'une autre catégorie de producteurs prédomine. Dans ce cas, c'est la valeur individuelle de cette catégorie de producteurs qui détermine la valeur de marché. "C'est ainsi que se présente la détermination de la valeur de marché, si nous ne considérons que la masse des marchandises jetée sur le marché, en faisant abstraction de la possibilité d'une non coïncidence de l'offre et de la demande." (Rosdolsky. op. cit. p.135)

En effet pour Rosdolsky les conditions du marché vont bouleverser tout l'échafaudage établi dans la production. La détermination de la valeur de marché est modifiée lorsque l'offre et la demande ne coïncident pas.

a) Si l'offre est égale à la demande, la valeur de marché est égale à celle qui a été déterminée par la valeur individuelle de la catégorie de producteurs prédominante.

b) Si l'offre est supérieure à la demande, la valeur de marché baisse et donc s'aligne sur la classe de producteurs qui ont les conditions de production les plus efficaces, et donc la valeur individuelle la plus faible c'est à dire la catégorie c) que nous avons vu plus haut.

c) Si l'offre est inférieure à la demande, la valeur de marché monte et c'est alors la catégorie b) celle dont les conditions de production sont les plus défavorables qui règle la valeur de marché.

L'explication développée par Rosdolsky aboutit à nier la théorie de la valeur. La valeur de la marchandise ne serait plus égale au temps de travail social moyen nécessaire pour la reproduire mais dépendrait du libre jeu de l'offre et de la demande. On réintroduit par la bande la théorie vulgaire de la valeur selon laquelle la valeur résulte de la confrontation sur le marché de l'offre et de la demande. On introduit aussi la perspective d'une maîtrise de la loi de la valeur grâce à une "planification" de l'offre et de la demande. Le communisme ne serait plus alors la destruction de la valeur mais sa domination consciente (thèse révisionniste que nous avons déjà réfutée).

Marx a répondu par avance à Rosdolsky dans sa critique de A. Wagner objecte à la théorie de Marx qu'une baisse de la production de céréales due à une mauvaise récolte entraîne une hausse de prix et Wagner pense ainsi réfuter la théorie de Marx. Dans la conception de Rosdolsky il faudrait conclure que dans ce cas c'est la catégorie de producteurs qui produit avec les conditions de production les moins favorables qui règle la valeur de marché. Or Marx dit :

"Quand le prix du blé monte à la suite d'une mauvaise récolte, c'est d'abord la valeur de celle-ci qui croit, car une masse donnée de travail est réalisée en une moindre quantité de produits; ensuite c'est son prix de vente qui croit bien davantage. En quoi cela concerne-t-il ma théorie de la valeur ?

C'est justement parce que le blé est vendu au-dessus de sa valeur que d'autres marchandises se vendent, en nature ou sous forme d'argent, en proportion, au-dessous de leur valeur, et cela même si leur propre prix ne baisse pas. S'il se traduit en monnaie par une somme plus grande — un accroissement de la

somme de la "valeur d'échange" selon M. Wagner — le montant total de la valeur n'en reste pas moins identique." (cf. Marx. Notes sur Wagner- Pléiade t.2 p. 1336)

Après comme avant la mauvaise récolte c'est toujours la totalité des producteurs qui détermine la valeur. Celle-ci du point de vue de la récolte globale demeure identique mais la valeur de marché individuelle augmente étant donné qu'une moins grande quantité de valeurs d'usage a été produite. Toutefois le prix de marché, étant donné la raréfaction de l'offre va monter au-dessus de la valeur de marché. Dans la version de Rosdolsky-Wagner, la valeur d'échange, la valeur de marché aurait augmenté, il n'y a pas de différence entre la valeur de marché et le prix de marché. La valeur de marché, forme de la valeur ne subit pas toutes les fluctuations que Rosdolsky lui attribue. Pour Marx, c'est la totalité des producteurs qui détermine la valeur de marché. Chaque catégorie de producteurs crée du travail social, mais le travail social moyen ne résulte que de la confrontation des diverses catégories de producteurs. Par conséquent il n'a pas de stricte correspondance entre la valeur individuelle créée et la valeur de marché. La valeur sociale individuelle, la valeur de marché individuelle résulte donc de la moyenne des valeurs individuelles des marchandises produites par les diverses catégories de producteurs, pondérée selon la prédominance relative des techniques utilisées dans la production de celles-ci C'est cette position que Marx défend aussi bien dans le livre III que le livre I du Capital¹¹ et dans les "Notes sur Wagner".

Pour reprendre notre analyse sur la valeur de marché supposons par exemple 3 groupes de producteurs produisant respectivement 9, 10 et 11 unités d'une marchandise quelconque. Supposons encore que la valeur créée par chaque catégorie de producteurs soit égale à 10 heures de travail abstrait. La valeur de l'ensemble des marchandises (30 unités) est de 30 heures, et donc la valeur de chaque unité 1 heure. Si nous admettons que la valeur s'exprime en francs et que la valeur de marché de l'ensemble vaut 30 francs, la valeur de marché individuelle vaut 1 franc. Nous retrouvons ici les deux définitions qui ne font que recouper deux aspects d'une même réalité.

1) La valeur de marché est égale à la valeur de l'ensemble des marchandises de la branche. Ici 30 francs.

2) La valeur de marché individuelle est la valeur sociale individuelle de la marchandise, soit ici 1 franc.

¹¹"C'est donc seulement le quantum de travail ou le temps de travail nécessaire, dans une société donnée, à la production d'un article qui en détermine la quantité de valeur, chaque marchandise particulière compte en général comme un exemplaire moyen de son espèce".(Marx)

Si nous appelons V la valeur de marché définie dans le 1) et v la valeur de marché individuelle du 2), nous avons toujours l'égalité $V = nv$ où n représente le nombre de marchandises.

Qu'advierait-il d'un producteur dont le travail individuel a une faible productivité par rapport à la moyenne ? Ce travail ne participerait pas à la détermination du temps de travail social moyen nécessaire. Ainsi, dans notre exemple ci-dessus, si nous ajoutons un autre groupe de producteurs qui ne produit en 10 heures qu'une seule unité, son travail n'est pas entièrement du travail abstrait et il ne participe pas à l'établissement de la valeur sociale de la marchandise. Aussi il ne recevra, s'il vend sa marchandise que la somme de 1 franc, soit l'expression de 1 heure de travail abstrait.

"D'abord ce qui importe, c'est dans quelle chose la force est introduite et, deuxièmement, comment elle est introduite. Si notre quelqu'un fabrique un objet qui n'a aucune valeur d'usage pour autrui, toute sa force ne crée pas un atome de valeur, et s'il s'obstine à fabriquer à la main un objet qu'une machine fabrique vingt fois moins cher, les 19/20^e de la force qu'il y introduit ne produisent ni valeur en général, ni une grandeur particulière de valeur." (cf. Engels - "Anti-Duhring" p.216)

Cela explique le rôle révolutionnaire du MPC. Celui-ci d'emblée suppose une forte hausse de la productivité du travail et les marchandises produites dans les conditions capitalistes peuvent concurrencer celles produites dans des conditions pré-capitalistes c'est-à-dire dépouillées de cette productivité.

Voyons maintenant la conception de Rosdolsky. Dans notre exemple qui illustre la thèse communiste, le concept de totalité est déterminant. La valeur de marché résulte de la participation de la totalité des producteurs dont le travail est entièrement du travail abstrait. Il est donc indifférent que les trois catégories de producteurs aient le même poids social, ce qui est le cas dans notre exemple, ou que l'une prédomine, car dans tous les cas, ce qui compte c'est le caractère abstrait du travail qu'ils fournissent. Par contre pour Rosdolsky c'est la partie qui détermine le tout. Tout l'aspect qualitatif de la détermination de la valeur n'est pas mis en évidence. C'est la catégorie de producteurs prépondérante qui règle la valeur et la valeur de marché.

1) Supposons que ce soit la catégorie de producteurs produisant avec les conditions de production les moins productives. Dans ce cas la valeur de marché sera de $10/9 = 1,11$ F et la valeur de l'ensemble des marchandises $33^{1/3}$ F représentant $33 \frac{1}{3}$ heures de travail abstrait.

2) Si c'est la classe de producteurs dont les conditions techniques sont les plus efficaces, dans ce cas la valeur de marché est de 0,9f. pour --s marchandise et 27 f. pour la totalité des marchandises de la branche. Cette valeur de marché

exprime 27 heures de travail abstrait soit trois heures de moins que la valeur réelle.

3) Si ce sont les producteurs qui produisent dans les conditions moyennes, la valeur de marché individuelle est de 1f. et la valeur de marché de 3Cf. Nous trouvons la valeur de marché effective, mais c'est par pur hasard, puisque nous sommes dans le cas particulier où les producteurs produisant dans les conditions les moins productives équilibrent ceux produisant avec les conditions les plus efficaces. Sans cette compensation, nous n'aurions pas retrouvé la même valeur.

La valeur de marché telle que la définit Rosdolsky est sans cesse différente de la valeur réelle. Elle fluctue en fonction de la prédominance d'une catégorie de producteurs. Il suffirait de planifier l'offre, c'est-à-dire d'assurer à une catégorie de producteurs une influence relative plus grande que les autres pour que la valeur de marché soit déterminée par celle-ci. La loi de la valeur ne serait plus un processus social qui s'impose au producteur. Il serait possible de la maîtriser. A partir de là, le communisme pourrait utiliser la loi de la valeur, il ne devrait pas l'abolir. Bref la conception de Rosdolsky aboutit à nier la théorie communiste de la valeur, à renoncer à la destruction du MPC. Le temps de travail moyen socialement nécessaire devient désormais un concept fluctuant au gré de l'offre et, nous allons le voir, au gré de la demande.

En effet, quelle que soit la catégorie de producteurs qui règle la valeur de marché, ce processus est remis en cause suivant l'intensité de la demande. Si par exemple c'est la classe de producteurs ayant les meilleures conditions de production, elle ne détermine la valeur de marché que si la demande est égale à l'offre. Si la demande est plus grande, suivant l'intensité de cette demande, ce seront les producteurs ayant les conditions techniques moyennes ou inférieures qui vont déterminer la valeur de marché. Ici la valeur n'est pas déterminée par le temps, de travail social moyen nécessaire à la reproduction de la marchandise, mais par le jeu de l'offre et de la demande. Si l'intensité de la demande est encore plus forte et que la valeur individuelle des producteurs produisant dans les plus mauvaises conditions est plus basse que le prix de vente, Rosdolsky fait alors intervenir le concept de prix de marché. Celui-ci, n'intervient que dans les cas extrêmes. Lorsque le prix de vente est supérieur à la valeur individuelle des producteurs produisant dans les conditions les plus mauvaises ou lorsque le prix de vente est inférieur à la valeur individuelle des marchandises produites dans les meilleures conditions. La différence conceptuelle et donc qualitative entre prix de marché et valeur de marché n'est absolument pas mise en relief. Le prix de marché se "déclenche" lorsque les variations de la valeur de marché prennent trop d'amplitude, mais même dans ce cas, il est à la limite toujours possible de trouver un producteur dont les conditions techniques pourraient déterminer la valeur de marché. Par exemple, le producteur dont nous avons vu tout à l'heure qu'il ne participait pas à la détermination de la valeur car le temps employé pour

la production de la marchandise était dépourvu de la productivité et de l'intensité qui, par rapport aux conditions données, étaient normales. Si la demande augmentait suffisamment, le travail de ce producteur pourrait alors selon Rosdolsky devenir du travail social et même déterminer le temps de travail social. La différence entre prix de marché et valeur de marché se révèle alors parfaitement inutile. En fait Rosdolsky ne peut introduire le concept de prix de marché que rien ne différencie de la valeur de marché, telle qu'il l'a définie. S'il admet ce concept, c'est uniquement pour que son analyse ait un semblant de cohérence avec l'analyse de Marx. Il doit faire correspondre les concepts de Marx tels qu'ils sont développés dans toute son œuvre avec une conception subjective de la valeur, car la valeur est déterminée par l'offre et la demande et en conséquence il n'existe pas de différence entre valeur de marché et valeur.

En définitive dans l'analyse de Rosdolsky, le prix de vente de la marchandise exprime toujours la valeur de la marchandise. L'on retrouve les conceptions de l'économie politique, et la confusion entre la valeur et ses formes.

Il nous reste à voir les conséquences d'une modification du "besoin social", ce qui se traduit par une modification durable de la demande solvable, sur la valeur de marché. Nous avons vu que pour un "besoin social" déterminé, le prix de marché oscillait autour de la valeur de marché, laquelle exprimait la valeur égale au temps de travail moyen socialement nécessaire à la reproduction de la marchandise¹². Si un travail était dépouillé des conditions de productivité et d'intensité correspondant à la norme sociale, il ne participerait pas à la détermination de la valeur. Mais supposons maintenant une baisse durable et importante du prix de marché, laquelle traduit une baisse de la demande et donc une modification du "besoin social". Dans ce cas, une partie du temps de travail social est dépensée en pure perte :

"Supposons (...) que chaque morceau de toile oui se trouve sur le marché n'ait coûté que le travail nécessaire...néanmoins, la somme totale de ces morceaux peut représenter du travail dépensé en pure perte. Si l'estomac du marché ne peut absorber toute la toile au prix normal de 2 sh. par mètre, cela prouve qu'une trop grande partie du travail social a été dépensée sous forme de tissage. L'effet est le même si chaque tisserand en particulier avait employé pour son propre produit individuel plus que le travail nécessaire socialement."

Dans ce cas, une partie du travail social va quitter la branche diminuant l'offre. La valeur de marché qui s'établit à la suite du départ du capital dépend du type de capital qui a quitté la branche. La valeur de marché par exemple baissera et

¹² Tout au long de ce texte, nous considérons la force productive du travail constante.

tendra à s'aligner sur le prix de marché si le départ du capital se traduit par l'élimination des entreprises produisant dans les conditions les plus mauvaises.

6.4 Le prix de production.

Le capital est un être en devenir. Il devient conforme à son être avec la phase de soumission réelle du travail au capital. Le capital se constitue alors en totalité. Il tend à englober la loi de la valeur dans ses moments particuliers tout en y étant soumis dans sa totalité. Il tend à nier la loi de la valeur en dévalorisant les marchandises, mais il ne peut s'affranchir de celle-ci dans la mesure où le but de la production capitaliste est toujours l'auto-valorisation maximum du capital. Cette contradiction se présente sous l'aspect de la baisse tendancielle du taux de profit. Si la valeur de marché résulte de la concurrence entre les producteurs d'une même espèce de marchandise, le prix de production va résulter, lui, de la concurrence entre les capitaux investis dans les différentes branches de production. Dans la phase de soumission formelle du travail au capital, les marchandises sont vendues à leur valeur de marché. Avec la phase de soumission réelle, le capital généralise la concurrence, de même qu'il généralise le monopole. La baisse du taux de profit engendre la concurrence entre les capitaux si bien que la valeur de marché se transforme en prix de production. Nous avons déjà dit que du point de vue méthodologique, le niveau d'abstraction auquel se situe le prix de production est le même que celui de la valeur de marché. Ce prix de production est spécifique au MPC. Il est spécifique de sa phase de soumission réelle.

Le prix de production s'établit à la suite de l'égalisation des taux de profit entre les diverses branches de production. La masse des marchandises est alors égale au coût de production plus le profit moyen calculé selon le montant du capital avancé dans chaque branche. Dans la phase de soumission réelle, il y a donc transformation des valeurs de marché en prix de production. De même que la valeur de marché est une forme de la valeur, le prix de production est une forme modifiée de la valeur. Marx appelle cette forme de la valeur "prix de production" car "à la longue il est la condition de l'offre, de la reproduction de la marchandise de chaque sphère de production particulière". Marx précise d'ailleurs que son concept de prix de production correspond au "prix naturel" d'A. Smith, au "prix de production" "de Ricardo, et au "prix nécessaire" des physiocrates. Nous avons là une nouvelle preuve du fait que la demande n'intervient pas immédiatement dans la détermination du prix de production et de la valeur de marché, et que d'autre part, valeur de marché et prix de production ont le même niveau d'abstraction, qu'ils sont tous les deux exprimés

en argent et qu'ils constituent le centre autour duquel gravite le prix de marché, le "prix courant" de Smith et Ricardo¹³

Les prix de production ne sont donc pas égaux au temps de travail social moyen nécessaire et donc ne sont pas sur le même plan que la valeur, ce qui explique qu'on les définisse comme "forme modifiée de la valeur". On peut s'étonner de l'opposition formelle entre valeur de marché et prix de production, les termes de "marché" dans l'un et de "production" dans l'autre pouvant faire penser que ces concepts ne sont pas homogènes, qu'ils ne se situent pas sur le même plan. Marx en a apparemment eu conscience, c'est entre autres pour cela qu'il précise que son concept de prix de production correspond au prix naturel d'A. Smith, mais il prolonge par endroits le concept de "prix de production" en "prix de production de marché"¹⁴. Quant à employer le concept de "valeur de production" cela aurait pu créer des confusions avec la valeur. Autrement dit on pourrait dire que le passage de la valeur de marché au prix de production peut tout aussi bien s'intituler "transformation de la valeur de production de marché en prix de production de marché". Dans la phase de soumission formelle les marchandises se vendent à un prix de marché qui gravite autour de la valeur de production de marché, tandis que dans la phase de soumission réelle, le prix de marché tourne autour du prix de production de marché.

¹³ Marx ne cesse de répéter tout cela par ailleurs :

"Dans la mesure où il n'est que l'expression monétaire de la valeur, le prix (ici Marx ne fait pas la distinction valeur de marché/prix de production NDR) a été appelé prix naturel par A. Smith, prix nécessaire par les physiocrates français...

Le prix de marché (Marx parlera plus tard de valeur de marché NDR) exprime seulement la quantité moyenne de travail social nécessaire, dans des conditions moyennes de production, pour fournir le marché, d'une certaine provision d'un certain article. Il se calcule pour 1" ensemble des marchandises d'une catégorie.

Jusqu'ici le prix de marché coïncide avec la valeur. En fait les oscillations du prix de marché qui tantôt s'élève au-dessus, tantôt retombe au-dessous de la valeur ou prix naturel, sont liées aux fluctuations de l'offre et de la demande...Il suffit de dire que si l'offre et la demande s'équilibrent, le prix de marchandises sur le marché correspond à leur prix naturel, c'est-à-dire à leurs valeurs, telles qu'elles sont déterminées par les quantités de travail nécessaires à leur production." (Salaire, prix, profit. Pl.t.1 p.506-507)

¹⁴ "Les fluctuations des prix de marché qui réduisent le prix moyen des marchandises, au cours d'une période donnée, non pas à la valeur de marché, mais plutôt à un prix de production de marché qui s'écarte nettement de cette valeur de marché." (Marx)

Prix de production et prix de production de marché signifient la même chose. Il ne s'agit pas d'un nouveau concept comme l'écrit P. Salama. Ce qui a été dit pour la valeur de marché est aussi valable pour le prix de production (sous certaines conditions). Tout d'abord il est possible de distinguer le prix de production au niveau de la branche et le prix de production individuel ou prix de production régulateur, qui est l'équivalent de la valeur de marché individuelle.

Il y a donc dans la branche des entreprises dont le prix de production individuel est inférieur au prix de production régulateur du prix de marché, et ces entreprises obtiennent un surprofit, d'autres par contre ont un prix de production individuel supérieur au prix de production régulateur et ces entreprises touchent un profit inférieur au profit moyen.

Toutefois, la pleine réalisation de l'être du capital dans la phase de soumission réelle entraîne certaines modifications suivant les branches dans lesquelles s'investit le capital. D'une part le prix de production s'écarte de la valeur des marchandises, mais sur le plan du capital total, la somme des valeurs est égale à la somme des prix de production. D'autre part, si la somme des prix de production individuels est bien égale au prix de production de la branche, le prix de production régulateur multiplié par la quantité de marchandises donne une somme qui peut être différente des prix de production (branche). Cette somme, Marx l'appelle comme dans le cas de précédent valeur de marché, mais elle ne correspond pas tout à fait à l'un des aspects précédemment analysés, car ici il y a eu égalisation des taux de profit.

Si dans l'industrie, prix de production et valeur de marché (dans le nouveau sens que nous venons de lui donner c'est-à-dire nombre de marchandises x prix de production régulateur) coïncident, il n'en va pas de même dans l'agriculture.

7. Taux de profit et prix de production.

7.1 Taux général de profit, branche et taux de profit moyen.

Si le prix de marché s'élève au-dessus du prix de production régulateur, la branche obtient des surprofits. Ceux-ci vont attirer dans la branche de nouveaux capitaux. A terme, le taux de profit retombera au niveau normal.

Une autre possibilité est que les prix augmentent dans les autres branches, entraînant ainsi l'égalisation des taux de profit, mais dans ce cas nous aurons une hausse générale des prix.

Si le rapport de la plus-value totale au capital total détermine le taux de profit général ($p/c+v$) il n'y a aucune raison pour que dans chaque branche les taux de profit soient identiques. Les taux de profit varient - pour un taux d'exploitation identique - en fonction de trois facteurs :

- a) le rapport entre capital constant et capital variable.
- b) le rapport entre capital fixe et capital circulant
- c) le rapport entre la période de production et la période de travail.

Dans chaque branche, en raison des conditions techniques différentes, des taux de profit différents tendent à s'établir, mais la baisse du taux de profit général entraîne une concurrence entre les capitaux et l'égalisation des taux de profit de manière à ce que chaque branche obtienne un taux de profit moyen conforme au taux général de profit.

Ici, même s'ils sont distingués du point de vue méthodologique, le taux de profit général et le taux général de profit sont supposés identiques. Nous appelons taux de profit général le rapport de la plus-value totale au capital avancé total.

Nous appelons taux général de profit le taux de profit qui s'établit à la suite de la concurrence des capitaux entraînée par la baisse du taux de profit général. Aussi chaque branche obtient un taux de profit moyen conforme au taux général de profit. Il est égal au profit d'entreprise plus l'intérêt rapporté au capital avancé. Il exclut donc la rente et si nous faisons intervenir l'Etat, il serait nécessaire d'ôter le montant des impôts payés par le capitaliste. De plus sous l'effet de conditions particulières (par exemple la propriété foncière) certains secteurs ne participeront pas à la détermination du taux général de profit, mais ils auront une influence sur le taux de profit général.

Prenons un exemple qui illustre la transformation des valeurs de marché en prix de production. Nous ne tiendrons compte ici que de l'influence qu'a sur la baisse

du taux de profit la différence entre le capital constant et le capital variable. Par conséquent, le rapport entre capital fixe et capital circulant est le même dans chaque branche de même que celui entre période de production et période de travail. Dans chaque branche nous supposons un taux de plus-value identique, ici égal à 100%.

Supposons 5 branches de production dans lesquelles le capital avancé se répartit comme suit :

	Capital Avancé	Valeur des marchandises	V
I	$95 c + 5 v$	$38 c + 5 v + 5 pl$	= 48
II	$90 c + 10 v$	$36 c + 10 v + 10 pl$	= 56
III	$85 c + 15 v$	$34 c + 15 v + 15 pl$	= 64
IV	$80 c + 20 v$	$32 c + 20 v + 20 pl$	= 72
V	$75 c + 25 v$	$30 c + 25 v + 25 pl$	= 80

Dans chaque secteur, le capital avancé est de 100 francs. Il se décompose en capital constant et capital variable, de telle manière que dans chaque secteur, nous ayons une composition organique (c/v) différente. Elle s'élève par exemple à 9 dans le secteur II (90/10) et à 4 (80/20) dans le secteur IV.

C'est uniquement de l'usage de la force de travail prolétarienne que naît la plus-value. La force de travail a la propriété de créer une valeur plus grande que sa propre valeur, mais elle a aussi le privilège de conserver la valeur du capital constant, c'est-à-dire la valeur incorporée dans les moyens de production, matières premières etc.

Dans le procès de production, cette valeur est transmise au produit. Toutefois une partie du capital constant, sa partie fixe, n'incorpore sa valeur au produit que par fractions, au cours du procès de production. Il est nécessaire de recommencer celui-ci plusieurs fois pour qu'il transmette l'intégralité de sa valeur. Ainsi tel bâtiment, telle machine va pouvoir être utilisé plusieurs années et donc sa valeur ne sera transmise au produit que par fractions. Cela explique la différence entre capital avancé et capital dépensé. Il est nécessaire d'avancer la totalité du capital, car il faut par exemple acheter une machine, mais seule une partie de la valeur de celle-ci se retrouve dans la marchandise dont le capital dépensé est plus faible que le capital avancé. Enfin, à ce capital dépensé vient s'ajouter la plus-value et leur somme forme la valeur des marchandises.

Le taux de profit général de la société est de $75/500$ soit 15%, c'est-à-dire le rapport de la somme de la plus-value créée dans les 5 secteurs (=75), au capital total avancé dans les 5 secteurs (=500).

Sous l'influence de la concurrence entre les capitaux, laquelle est engendrée par la baisse du taux de profit, la valeur de marché se convertit en prix de production. Désormais les marchandises vont être vendues à un prix de production différent de la valeur de marché, lequel prix est égal au coût de production, c'est-à-dire le capital dépensé ($38 + 5 = 43$) dans la branche I, $36 + 10 = 46$ dans la branche II, etc.) plus un profit moyen tel que le taux de profit de la branche soit égal au taux général de profit. Donc il se calcule sur le capital avancé (100 dans chaque branche).

Les marchandises auront tendance à se vendre à un prix de production tel que :

	Capital Avancé	Capital Dépensé	Prix de production
I	$95 c + 5 v$	$38 c + 5 v$	$38 c + 5 v + 15 pl = 58$
II	$90 c + 10 v$	$36 c + 10 v$	$36 c + 10 v + 15 pl = 61$
III	$85 c + 15 v$	$34 c + 15 v$	$34 c + 15 v + 15 pl = 64$
IV	$80 c + 20 v$	$32 c + 20 v$	$32 c + 20 v + 15 pl = 67$
V	$75 c + 25 v$	$30 c + 25 v$	$30 c + 25 v + 15 pl = 70$

Le tableau ci-dessus ne fait qu'illustrer les modifications qu'imposé le passage à la phase de soumission réelle du travail au capital. Le prix de marché des marchandises d'une branche particulière tend désormais à graviter autour du prix de production, lequel peut différer notablement de la valeur de marché.

Désormais dans chaque branche, nous obtenons un taux de profit de 15%. La force de travail n'apparaît plus comme la seule source de la plus-value. Dans le premier tableau, la plus-value est proportionnelle au capital variable avancé. Le taux de plus-value qui apparaît dans chaque branche est le réel taux d'exploitation de la classe ouvrière. Avec le passage aux prix de production, le capital dans sa totalité parait source de valeur. Même dans les branches où le capital constant est élevé, la masse de plus-value est la même que dans celles où le capital variable prédomine. Il s'ensuit une mystification nouvelle : le capital parait créer la valeur.

7.2 La péréquation des taux de profit.

La péréquation du taux de profit est source de nombreuses confusions et révisions. Tout d'abord les staliniens et tous les théoriciens qui font du monopole un fait nouveau que Marx n'aurait pas prévu, affirmant que cette tendance est contradictoire avec l'existence de monopoles. En fait, comme nous l'avons déjà dit, l'établissement d'un taux de profit moyen concerne la branche de production (cela va même au-delà, comme nous le verrons plus tard, dans la branche nous considérons surtout l'aspect technique du procès de production, alors que l'aspect social Et moins souligné), et l'interaction du capital total et des capitaux dans leur diversité.

L'égalisation des taux de profit n'est nullement en contradiction avec l'existence de surprofits pour certaines entreprises. Bien au contraire, c'est avec la phase de soumission réelle que se manifeste à la fois cette tendance à l'égalisation, et les conditions les plus favorables à l'obtention de surprofits. Il faut enfin préciser les hypothèses théoriques qui permettent d'établir les tableaux ci-dessus. D'une part il est supposé un même taux de plus-value dans les branches, c'est-à-dire que si la durée de la journée de travail est identique, la productivité et l'intensité du travail sont supposées les mêmes dans chaque branche. Il n'y a donc pas ici de branches qui auraient des conditions de production plus favorisées, lesquelles seraient symbolisées par une composition organique (c/v) plus élevée, opposées à des branches retardataires dont la composition organique serait basse, le transfert de plus-value d'une branche vers l'autre traduisant la domination des branches les plus dynamiques; les différences de composition organique ne reflètent en fait ici que des différences technologiques.

La valeur de la force de travail est supposée la même dans chaque branche. Cela est logique car la valeur de la force de travail est déterminée socialement, mais cela n'est aussi qu'une tendance et Marx montre que certaines circonstances peuvent influencer la valeur de celle-ci dans certaines branches (cf. lois de domiciliation en Angleterre pour les journaliers agricoles).

Une autre erreur est souvent commise en ce qui concerne le rôle des mouvements de capitaux dans l'égalisation des taux de profit. Celle-ci, pour les économistes bourgeois affublés de la barbe de Marx, serait provoquée par le passage des capitaux d'une branche à l'autre, c'est-à-dire des branches ayant le plus faible taux de profit (donc celles à faible composition organique), vers les branches à fort taux de profit (celles où la partie variable du capital prédomine).

En fait, dans l'analyse communiste, au niveau d'abstraction que nous avons défini, c'est le simple choc, l'affrontement de capitaux nombreux entrant en concurrence, leur pression et interaction mutuelle qui entraîne l'égalisation des taux de profit. Dans le tableau que nous avons exposé, il n'y a pas de transfert de capitaux des branches ayant le plus bas taux de profit (I et II) vers celles ayant le

plus fort taux de profit (IV et V). En définitive cette conception bourgeoise envisage l'égalisation des taux de profit moyen comme un processus qui entraînerait l'établissement d'une composition organique dans chaque branche.

Quant aux trotskystes comme Salama qui refusent à juste titre une telle conception du transfert des capitaux d'une branche à l'autre, c'est pour retomber dans l'erreur dénoncée plus haut, à savoir que les différences entre les compositions organiques recouperaient des écarts de production entre les branches. Aussi trouvent-ils illogiques les processus de transfert qui voient le capital venir des branches les plus favorisées vers les branches les plus retardataires. Si effectivement, c'est le processus inverse qui se passe, c'est parce que les branches les plus favorisées obtiennent des surprofits, c'est-à-dire que le prix de marché monte au-dessus du prix de production. Les transferts de capitaux ne se font donc que sur la base d'une égalisation des taux de profit déjà existante. Il y a alors transfert de capital et cela est d'autant plus facilité qu'est développé le système de crédit, lui aussi caractéristique de la phase de soumission réelle.

Il est également ridicule, et cela témoigne d'une totale incompréhension de la théorie de la valeur, que d'envisager une péréquation des taux de profit à l'échelle internationale comme le font Grossmann, Mattick, le CWO (Communiste Workers Organisation) et autres Emmanuel.¹⁵

Il y a entre les diverses nations des différences de productivité et d'intensité du travail qui se traduisent par des taux de plus-value et de profit différents. Par conséquent :

"dans son application internationale, la loi de la valeur est encore plus profondément modifiée, parce que sur le marché universel le travail national plus productif compte aussi comme travail plus intense." (Le Capital, Livre I,6,22 Pléiade I p.1060)

Plus la force productive du travail est grande, plus le Mode de Production Capitaliste est développé, et donc plus le taux de plus-value est élevé. Les valeurs relatives des monnaies sont différentes suivant les pays, selon leur degré de développement capitaliste. Cela entraîne donc des différences dans l'application de la loi de la valeur à l'échelle internationale (tout ceci sera développé dans un futur numéro sur l'impérialisme). Chaque pays forme un

¹⁵ Le CWO, pour qui deux insanités valent mieux qu'une, réussit le tour de force de défendre l'égalisation des taux de profit au niveau international tout en la rejetant au niveau national.

moment du tout mondial et la loi de la valeur ne se manifeste parfaitement qu'avec l'apparition du marché mondial et donc du commerce extérieur.

"Seul le commerce extérieur développe donc la vraie nature de la plus-value en tant que valeur, en développant comme travail social le travail qui s'y trouve contenu, ce travail social se réalise dans une série illimitée de valeurs d'usage différentes et donne réellement un sens à la richesse absolue.

Mais ce n'est que le commerce extérieur, la transformation du marché en marché mondial, qui fait de l'argent la monnaie mondiale et du travail abstrait le travail social. La richesse abstraite, la valeur, l'argent, donc le travail abstrait se développent dans la mesure où le travail concret devient un ensemble embrassant le marché mondial. La production capitaliste repose sur la valeur ou sur le développement du travail contenu dans le produit et sa transformation en travail social. Mais ceci n'est possible qu'avec le commerce extérieur et le marché mondial. C'est donc à la fois la condition et le résultat de la production capitaliste." (Marx - Théories sur la plus-value éd. Costes)

Il est donc erroné de penser comme les léninistes que le MPC peut dans sa phase de subordination réelle exister sans commerce extérieur. Chaque pays est un moment d'une totalité mondiale au sein de laquelle seulement le travail abstrait peut devenir du travail social. Le CWO, à la suite de Mattick, reprend les mêmes positions ricardiennes que Lénine. Ils refont la même erreur et ne comprennent pas un mot de la théorie de la valeur (tout comme leurs adversaires du CCI, ce qui nous vaut, par exemple, sur la théorie des crises, de lamentables débats où la fausseté des arguments ne cède le pas qu'à l'inanité de la méthode; ces deux courants ne font que rééditer un débat séculaire, déjà parvenu à son apogée avec l'opposition Ricardo/Sismondi, mais qui appartient à l'économie politique (donc en tant que tel combattu victorieusement par Marx), et qu'il est affligeant de voir reprendre par ceux qui se réclament du communisme.

Le CWO retombe dans les errements ricardiens et en conséquence ils ne voient que l'aspect quantitatif du problème de l'égalisation des taux de profit, ce qui les amène à concevoir son action à l'échelle de plusieurs pays et donc à ignorer complètement ce qu'est le travail abstrait et son expression. Aussi négligent-ils complètement entre autres, la "fonction universelle" parmi les "fonctions de la monnaie" dont Marx dit que :

"C'est sur le marché du monde et là seulement que la monnaie fonctionne dans toute la force du terme, comme la marchandise dont la forme naturelle est en même temps l'incarnation sociale du travail humain en général. Sa manière d'être y devient adéquate à son idée." (Marx - Capital 1,3 T 1. Pléiade p.687)

Si, à la différence du CCI, le CWO essaye au moins d'entreprendre un effort théorique, c'est pour recopier les manuels bourgeois d'économie politique et nous servir les fadaises de la bourgeoisie sous un vocable "marxiste".

7.3 Plus-value absolue et prix de production.

Nous avons maintes et maintes fois répété que la production de plus-value absolue et la production de plus-value relative ne pouvaient pas être séparées, ce qui exclut une séparation rigide et non dialectique des deux phases du MPC. Il nous faut donc envisager la formation des prix de production, dans le cas d'une production de plus-value absolue; ou plus exactement les relations dialectiques entre le couple valeur de marché/ plus-value absolue, et le couple prix de production/plus-value relative.

Si, dans la phase formelle, caractérisée par la production de plus-value absolue, les marchandises se vendent à leur valeur de marché, et si dans la phase réelle, caractérisée par la production de plus-value relative, les marchandises se vendent à leur prix de production, il faut envisager également leur interdépendance.

Soient trois branches de production :

	Capital Avancé	Valeur des marchandises
I	$90 c + 10 v$	$18 c + 10 v + 10 pl = 38$
II	$80 c + 20 v$	$16 c + 20 v + 20 pl = 56$
III	$70 c + 30 v$	$14 c + 30 v + 40 pl = 84$

Lorsque le taux de plus-value est différent sous l'effet d'une longueur de la journée de travail plus grande dans une branche que dans une autre la plus-value absolue produite dans la branche demeure entre les mains des capitalistes qui l'ont extorquée.

Lorsque l'égalisation du taux de profit intervient, on obtient :

	Capital Avancé	Prix de production
I	$90 c + 10 v$	$18 c + 10 v + 20 pl = 48$
II	$80 c + 20 v$	$16 c + 20 v + 20 pl = 56$
III	$70 c + 30 v$	$14 c + 30 v + 30 pl = 74$

Avec l'égalisation du taux de profit, chaque branche obtient un profit moyen de 20%. Notons la différence qui existe ici entre le taux de profit général qui est de 70/300 soit env. 23%, et le taux de profit moyen, conforme au taux général de profit, qui est ici de 20%. La plus-value supplémentaire de 10 obtenue dans la branche 3 grâce à l'allongement de la journée de travail (par rapport à une journée de travail normale dans les autres branches) reste entre les mains des capitalistes de cette branche. Ceux-ci obtiennent donc un surprofit et leur taux de profit se monte à 30% ¹⁶.

Comme nous l'avons déjà vu, dans la phase de soumission réelle, caractérisée par la plus-value absolue, la tendance à l'égalisation des taux de profit n'intervient pas, elle se manifeste avec la phase de soumission réelle, avec le passage du taux de plus-value au taux de profit, et à la baisse de celui-ci. Il est à noter pour revenir une dernière fois sur le CWO que Ricardo aussi pensait qu'avec le développement de l'accumulation capitaliste, le taux de profit tendrait à baisser pour engendrer non pas des crises catastrophiques, comme le démontre le programme communiste, mais un état stationnaire, ce qui est conforme à sa théorie de la valeur; c'est la même conception de fond qui préside dans le CWO où le taux de profit entraîne l'essoufflement du MPC et provoque sa "décadence". Bien loin de constituer un progrès du mouvement révolutionnaire, comme l'écrit, en se donnant un brevet de satisfaction C. Ward, dans la "Revue Internationale" du CCI (N°13), le fait que le débat entre le CWO et le CCI ne se fasse pas sur l'existence même de la décadence et sur ce concept, mais sur les causes de celle-ci est le signe de l'énorme effort qui doit être accompli pour se débarrasser des scories réformistes qui hantent les quelques groupes qui ont quelque chose à voir avec le communisme.

7.4 Facteurs de l'égalisation du taux de profit.

Marx expose parfaitement les conditions qui favorisent l'égalisation des taux de profit. Celle-ci étant caractéristique du Mode de Production Capitaliste à son plus haut niveau de développement, elle sera d'autant plus facilement réalisable que la soumission réelle du travail au capital sera plus profonde.

"L'égalisation continuelle des disparités incessantes s'accomplit d'autant plus vite que 1°) le capital est plus mobile, donc plus facile à transférer d'un secteur ou d'un endroit à l'autre 2°) la force de travail peut être transférée plus rapidement d'un secteur à l'autre, d'un point à un autre de la production. La première condition suppose une liberté totale de commerce à l'intérieur de la société et la suppression des monopoles autres que naturels, à savoir ceux qui

¹⁶ Notons que ceci est tout aussi valable dans le cas d'une branche qui se distinguerait non pas par une journée de travail plus longue, mais par une intensité plus grande

résultent du mode de production capitaliste lui-même. En outre, elle suppose le développement du système de crédit qui, en face des capitalistes individuels, concentre la masse inorganique du capital social disponible. Enfin, elle implique la subordination aux capitalistes des différents secteurs de la production. Cette condition est déjà incluse dans notre hypothèse puisque nous avons supposé que la conversion des valeurs en prix de production concerne tous les secteurs de la production exploités selon le mode de production capitaliste. Mais cette égalisation elle-même se heurte à de plus grands obstacles quand de nombreux et très importants secteurs de la production non soumis à l'exploitation capitaliste (comme par exemple la petite production agricole), s'intercalent entre les entreprises capitalistes et s'y imbriquent. Enfin, elle suppose une grande densité de la population. La seconde condition implique l'abrogation de toutes les lois qui interdisent aux ouvriers de passer d'un secteur de production à l'autre, d'un centre de production à n'importe quel autre; l'indifférence de l'ouvrier à l'égard de la nature de son travail; la réduction, poussée le plus loin possible, du travail à du travail

Notons que ceci est tout aussi valable dans le cas d'une branche qui se distinguerait non pas par une journée de travail plus longue, mais par une intensité plus grande du travail simple, dans tous les domaines de la production; l'abandon par les travailleurs de tous les préjugés de caractère professionnel, enfin et surtout la soumission du travailleur au mode de production capitaliste." (Marx - Capital III Pléiade t. 2 p. 987)

L'accumulation du capital entraîne à la fois cette égalisation puisque les capitaux s'investissent plus particulièrement dans des branches où le taux de profit est plus élevé que le profit moyen; mais en même temps elle recrée des différences de taux de profit sous l'effet des modifications qu'il peut entraîner à la fois dans le taux de profit général, et les taux de profit particuliers des branches (variations du taux de plus-value, de la rotation du capital, progrès technique etc.)

Jusque là nous n'avons mis en évidence que les caractéristiques techniques de la branche; pris à la lettre, cela ne peut donner encore qu'une image déformée du processus d'égalisation. En effet dans chaque branche, d'une part le processus technologique est différent, mais également les masses de capitaux nécessaires à ce procès. Or nous avons vu dans le tableau que les masses de capitaux qui s'affrontaient étaient égales.

L'égalisation exige donc une concentration et une centralisation des capitaux qui, par-delà plusieurs branches de production (du point de vue technologique) s'affrontent sous l'effet de la concurrence, elle-même produite par la baisse du taux de profit général. Là encore nous voyons que l'apparition de la concentration, de la centralisation, du monopole, n'est pas antagonique avec l'égalisation des taux de profit, elle la présuppose au contraire.

Il est alors absurde de se livrer, comme le font les économistes, à un travail statistique, qui, indépendamment même de leurs erreurs sur les concepts et de certaines approximations pensent en tirer des arguments anti-communistes en arguant que la tendance à l'égalisation des taux de profit ne se vérifie pas. Or, d'une part d'une branche à l'autre la productivité, l'intensité, la durée, la qualification etc. du travail ne sont pas les mêmes; et d'autre part il faut également tenir compte du développement de la soumission réelle du travail au capital dans chaque branche, et donc des facteurs qui gênent l'égalisation (cf. le passage de Marx cité plus haut -Pléiade 2 p. 987). Il faut également étudier le mouvement des prix sur plusieurs années pour éliminer les fluctuations. De même il faut tenir compte de l'accumulation du capital et des causes qui à la fois égalisent et recréent des différences entre les taux de profit. Enfin, même si l'on calcule le taux de profit dans une branche (donc en fonction du caractère technique de la production d'un type de marchandises), il ne faut pas oublier le caractère social de la concentration et de la centralisation du capital, ce qui d'emblée dépasse le cadre de la branche.

Mais bien sûr, il n'est pas donné à l'économie politique de dépasser l'horizon dans lequel se complaît le capitaliste. La péréquation du taux de profit et les transferts de plus-value qu'elle entraîne, implique que la mystification propre au MPC augmente. La base du MPC, l'exploitation de la force de travail est obscurcie, dans la mesure où le capital apparaît comme source de valeur. La plus-value ne paraît plus reliée à l'exploitation du travail vivant. (A la limite, une branche qui n'emploierait que du capital constant obtiendrait un profit moyen comme toutes les autres branches).

Avec la phase de soumission réelle le MPC se constitue en totalité, au sein de laquelle classe capitaliste et classe ouvrière s'affrontent en tant que totalités antagoniques. C'est désormais le capital mondial qui affronte le prolétariat mondial, l'ensemble de la classe capitaliste qui affronte l'ensemble de la classe ouvrière. Chaque capitaliste, comme l'ensemble des capitalistes est intéressé, non seulement à l'exploitation de ses ouvriers mais encore à celle de l'ensemble des ouvriers.

Chaque capitaliste ou chaque groupe de capitalistes rentre en concurrence avec les autres pour obtenir une plus-value extra, mais tous se coalisent contre la classe ouvrière pour lui extorquer le maximum de plus-value. Voilà pourquoi les capitalistes, tout en se comportant en faux-frères lorsqu'ils se font concurrence, forment cependant une véritable franc-maçonnerie en face de l'ensemble de la classe ouvrière.

7.5 Egalisation du taux de profit et exploitation de la force de travail.

Si la tendance à l'égalisation des taux de profit n'existait plus, le mode de production capitaliste ne pourrait exister. Quelle est donc la signification de ce phénomène ?

Quel est l'intérêt général du capital ?

Si l'on comprend facilement que chaque capitaliste recherche pour lui-même le profit moyen, il reste à expliquer comment, au niveau de la société dans son ensemble, par-delà le point de vue particulier du capitaliste, il s'établit un taux de profit moyen conforme au taux général de profit.

La production capitaliste a pour but la production de plus-value, il importe donc peu aux capitalistes d'avoir telle ou telle valeur d'usage pour servir de support à la valorisation. Or les caractéristiques techniques de la production des marchandises sont fondamentalement différentes suivant les branches, les compositions techniques des capitaux et leur rotation sont totalement différentes, par conséquent dans chaque branche il y a un taux de profit différent.

Or pour le capital, la mesure de la valorisation est le taux de profit, si différents taux de profit se maintenaient, la base même de la production capitaliste n'existerait pas, seules seraient utilisées les techniques utilisant le plus de capital variable. Avec l'égalisation des taux de profit Marx peut donc démontrer que le MPC peut se développer tout en ayant pour but l'extraction maximum de plus-value, dans la mesure où l'ensemble de la classe capitaliste exploite l'ensemble de la classe ouvrière et se répartit la plus-value globale en fonction de la fraction du capital total que chaque partie de la classe capitaliste possède.

Mais il y a encore une raison plus importante qui nécessite et explique l'égalisation des taux de profit; nous l'avons dit, le but du MPC est d'obtenir un maximum de plus-value en grandeur et en quantité. L'égalisation des taux de profit permet au capital de se répartir entre les diverses branches de production et d'établir ainsi la division sociale du travail qui lui permet d'obtenir la meilleure exploitation possible de la force de travail. Cela explique que le capital lutte contre les barrières internes à la valorisation du capital.

Dans la société russe actuelle se pose le problème de la mutation de la base matérielle de la société, de la généralisation et de l'approfondissement de la production de plus-value relative, du passage à la phase de soumission réelle du travail au capital. Avec elle s'impose aussi la péréquation des taux de profit et la pleine insertion dans le marché mondial. C'est tout le sens des débats sur la réforme des entreprises et de l'adoption d'un système de "prix rationnels" c'est-à-dire du système de prix qui favorise l'exploitation "optimale" du prolétariat.

8. «L'erreur» de Marx

Dans la lutte féroce qui oppose le prolétariat au capital, tous les efforts seront faits par celui-ci pour ruiner les fondements de la théorie prolétarienne. Economistes bourgeois et réformistes déguisés en "marxistes" s'entendent fort bien pour se diviser le travail. Les uns critiquant, les autres mettant à jour les cotés "dépassés" par la critique. Parmi les nombreuses attaques dont fait l'objet le communisme théorique, le passage de la valeur au prix de production est l'élément théorique qui en réunit le plus. Marx aurait commis l'erreur de ne pas modifier les coûts de production, lesquels conservent la même valeur aussi bien dans le schéma-valeur que dans le cadre des prix. En effet, dans les tableaux que nous avons présentés ci dessus, le capital dépensé -le coût de production- est le même aussi bien dans le tableau représentant la valeur que dans celui représentant le prix de production. Supposons par exemple une machine qui vaut 100 francs dans le cadre du schéma-valeur et qui entre dans le coût de production d'une marchandise. Si, sous l'effet de l'égalisation des taux de profit, le prix de production diffère de la valeur, le prix de production de la machine sera différent de 100 francs. Supposons qu'il est de 90; dans ce cas, le prix d'achat de la machine sera de 90 et dans les coûts de production il faudra également tenir compte de cette modification. Le coût -de production, donc-le capital dépensé doit lui aussi être différent de sa valeur. A la suite de cette critique, les économistes proposent de résoudre ce problème que Marx aurait d'après eux laissés en suspens n'ayant pas la formation mathématique nécessaire (ô 'cuires !). Nous ne nous attardons pas ici sur les diverses réponses apportées par nos mathématiciens¹⁷ pour en arriver directement aux conséquences, c'est-à-dire la négation de la baisse du taux de profit et de l'exploitation. Pour nos hommes de science, même si le taux de profit pouvait baisser lorsqu'il s'exprime en valeur, cela n'implique pas du tout qu'il baisse lorsqu'il y a transformation des valeurs en prix de production. Les biens de luxe n'influençant pas le taux de profit, certains comme Kidron en concluent que les armements sont assimilables à des biens de luxe et n'influencent pas le taux de profit, etc.

En fait les solutions proposées montrent que leurs auteurs ignorent la théorie de la valeur de Marx et l'assimilent tout au plus à celle de Ricardo. D'une part on se sert des schémas de la reproduction du livre II (encore que la plupart du temps ce soient ceux de Tougan-Baranowsky plutôt que ceux de Marx), qui sont d'un niveau d'abstraction totalement différent de ceux du livre III. Avec le livre II, on se situe sur le plan du capital en général, tandis qu'avec le livre III on envisage le

¹⁷ Notons que d'un point de vue historique, le premier travail qui fait intervenir une notion input-output et le capital fixe date, non pas des années 60, c'est-à-dire à partir des ouvrages de Sraffa, mais que de telles conceptions infestent déjà "Socialisme ou Barbarie" (N°12-1953)

capital sous l'aspect de "capitaux nombreux" et donc on prend en compte la concurrence des capitaux entre eux. Dans le livre II valeur et prix de production coïncident car nous sommes au niveau du capital total. Marx reprochait justement à Ricardo de ne pas avoir poussé l'abstraction assez loin c'est-à-dire de ne pas avoir envisagé la plus-value indépendamment de ses formes (profit, intérêt etc.). Ce n'est que lorsqu'on a fait cette analyse qu'on peut envisager l'étude du profit, forme métamorphosée de la plus-value et donc expliquer le passage de la valeur au prix de production. De plus les schémas de reproduction sont formellement en équilibre, cela conduit à concevoir le passage de la valeur au prix de production sous la forme d'un tableau d'interdépendance générale. Alors que, nous l'avons vu, les secteurs que Marx fait apparaître ne sont pas liés. Il en est ainsi parce que Marx n'est pas un théoricien de l'équilibre du MPC ! Il est absurde d'envisager un tel équilibre autrement que de manière conceptuelle, dans le cadre des schémas de reproduction, lesquels n'ont pas pour but de montrer l'existence de crises, mais de montrer comment les concepts de capital constant, capital variable, plus-value pouvaient expliquer l'accumulation du capital. Même si l'on désagrège le tableau et qu'on le découpe en plusieurs branches, on commet 2 erreurs. D'une part la péréquation des taux de profit se situe au-delà de la branche, dans la mesure où il faut tenir compte de l'action réciproque de masses égales du capital. Tout l'aspect social de la péréquation est nié, on ne retient que l'aspect technique conçu uniquement sous l'aspect quantitatif des coefficients techniques et les rapports sociaux s'évanouissent. De plus, pour déterminer vraiment le prix de production, il faut en fait poursuivre plus avant l'analyse et faire intervenir d'autres éléments (le capital commercial, la rente, ...). Nous avons vu que dans les tableaux ci-dessus, il y avait égalité entre taux de profit général et taux général de profit, ce qui n'est plus vrai lorsqu'on fait intervenir la rente. En fait, pour Marx, il n'est pas possible de connaître les coûts de production sous leur forme modifiée - avant que soit connu le prix de production régulateur (c'est-à-dire lorsqu'on se place à l'intérieur de la branche). Dans la mesure où on confond branche et entreprise, (ou branche et secteur de production) on ne peut admettre une différence entre la valeur de marché (au sens II) et le prix de production. On s'interdit aussi également une bonne compréhension de la rente. Enfin les économistes affirment que la transformation des valeurs en prix de production est le passage d'un schéma-valeur (exprimé en temps de travail) à un schéma-prix (exprimé en argent). Dans le schéma-valeur les échanges sont donc de type M-M, marchandise contre marchandise ; l'argent n'y apparaît pas. L'économie politique vulgaire ricardienne ignore (plus profondément encore que son ancêtre et inspirateur) les formes de la valeur. Marx passe d'une forme de la valeur (valeur de marché) à une forme modifiée de la valeur (prix de production) les deux étant exprimés en argent. Aussi ne se pose-t-il pas, comme les ricardiens, le problème de la mesure qu'implique chez eux la recherche du numéraire.

Marx n'ignorait absolument pas ce problème comme en témoigne ces deux citations, dans lesquelles d'ailleurs les questions sont infiniment mieux posées que chez les économistes bourgeois.

"Puisqu'il est possible que le prix de production s'écarte de la valeur de la marchandise, son coût de production renfermant le prix de production d'une autre marchandise peut lui aussi se trouver au-dessus ou au-dessous de cette fraction de sa valeur globale qui constitue la valeur des moyens de production consommés. Il faut se rappeler cette signification altérée du coût de production et penser qu'une erreur est toujours possible quand, dans une sphère de production particulière, on pose le coût de production de la marchandise comme égal à la valeur des moyens de production consommés au cours de la production." (Marx. Capital livre III)

Marx avait également mis en évidence cette question dans les "Théorie sur la plus-value" :

"Il est clair que la transformation des valeurs en prix de production a un double effet. Le profit qui s'ajoute au capital avancé peut être supérieur ou inférieur à la plus-value contenue dans la marchandise même, c'est-à-dire représenter plus ou moins de travail non payé que n'en renferme la marchandise. Ceci s'applique à la partie variable du capital et à sa reproduction dans la marchandise. Mais le prix de production du capital constant - ou des marchandises qui entrent comme matières premières, matières accessoires ou moyens de travail - bref comme moyens de production, dans la valeur de la nouvelle marchandise peut également être supérieur ou inférieur à la valeur de cette marchandise. Il y entre aussi une portion de prix différente de la valeur, indépendante de la quantité de nouveau travail ajouté ou du travail par lequel les conditions de production sont transformées, pour des prix de production donnés en un nouveau produit. Tout ce qui s'applique à la différence entre le prix de production, et la valeur de la marchandise, comme telle, s'applique également, cela va de soi à la marchandise dans la mesure où elle entre comme ingrédient sous la forme de capital constant dans le procès de production. Le capital variable, quelle que soit la différence de valeur et de prix de production est remplacé par une quantité déterminée de travail qui forme un élément de valeur de la nouvelle marchandise, que le prix exprime cette valeur exactement, ou par excès ou par défaut. La différence au contraire, entre le prix de production et la valeur est transférée comme élément donné dans la valeur de la nouvelle marchandise, dans la mesure où indépendamment du procès de production, cet élément entre dans le prix. Cette différence est aussi introduite deux fois par la différence entre la plus-value réellement ajoutée aux moyens de production et le profit calculé. Mais toute marchandise qui entre comme capital constant dans une marchandise sort elle-même comme résultat ou produit d'un autre procès de production. Et la marchandise apparaît comme condition et comme résultat de la production.

Dans l'élevage par exemple, la même marchandise est tantôt produit, tantôt moyen de production. Mais tout cela n'empêche pas les prix de production d'être après comme avant déterminés par les prix de production." (Marx, Théories sur la plus-value. T.III, p.202, éditions sociales)

Marx est donc parfaitement conscient des conséquences de la transformation de la valeur en prix de production. Nous avons vu plus haut les raisons méthodologiques qui impliquent qu'il est vain de tenter de déterminer les coûts de production. Il suffit de savoir que cette question existe pour la circonscrire. Marx considère donc la valeur dans son acception première, c'est-à-dire la valeur créée par le seul travail vivant. Le capital constant est supposé égal à sa valeur. Lorsqu'il y a transformation des valeurs en prix de production le capital constant demeure inchangé, la transformation n'affecte que la partie égale à la plus-value. La conception du salaire de Marx apparaît ici totalement différente de celle de ses adversaires. Pour ceux-ci il s'agit uniquement de biens de consommation. Pour Marx le capital-argent n'est que potentiellement variable. Il est variable parce que dans le procès de production la force de travail, dont le salaire est la forme valeur, crée une valeur plus grande que la sienne propre, cet excédent étant la plus-value. Cette partie du capital change de valeur, elle se transforme sans cesse de grandeur constante en grandeur variable. Par conséquent l'argent avancé qui va se convertir en salaire pour les ouvriers est toujours égal à la valeur de la force de travail déterminée socialement du point de vue du capital total. Cette partie n'est donc pas affectée par la transformation des valeurs en prix de production. Seule est modifiée la partie correspondant à la plus-value.

On voit donc qu'en dehors de la conception communiste classique exprimée par Marx, toute autre tentative échoue, de fournir une explication correcte de la transformation des valeurs en prix de production.

(à suivre)